LE

CANARD

A TROIS BECS

OPÉRA BOUFFE EN TROIS ACTES

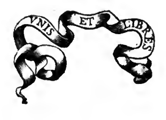
PAR

M. JULES MOINAUX

MUSIQUE DE

M. ÉMILE JONAS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies Dramatiques, le 6 Février 1869.





PARIS
LIBRAIRIE DRAMATIQUE
10, RUE DE LA BOURSE, 10.

1869



PERSONNAGES

VAN OSTEBAL, Capitaine de vaisseau....	MM.	MILHER.
VAN BONNTRONCH, Bourgmestre.....		GIRARDOT.
SPANIELLO, jeune Espagnol............		MARCEL.
PASMOTTO. Idem.................		MENDASTI.
CHUTENTOS. Idem.................		SPEECK.
MOULAGAUFFRE, tavernier............		VAVASSEUR.
TROMP-TONPIF, caché sous le nom de Souriaut (secrétaire du Bourgmestre)....		CHAUDESAIGUES.
PITOT, élève du Capitaine.......		HENRIOT.
MARGUERITE, femme du Capitaine......	Mmes	LOVATO.
La haute demoiselle SOPHRONIE OSTEBAL.		ADÈLE CUINET.
BARBE, servante du Capitaine..........		DARROUX.
MADELAINE, sa fille....................		ATALA MASSUE.

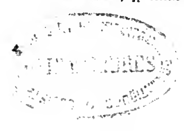
BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE

DE

LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

Agent général : LOUIS LACOUR.

736. — Paris, typ. Morris père et fils, rue Amelot.



LE
CANARD A TROIS BECS

ACTE PREMIER

Un petit port auprès d'Ostende. Au loin la mer. Un vaisseau au large. Au premier plan, à gauche, la maison du capitaine; en face, celle du Bourgmestre.

SCÈNE PREMIÈRE

PÊCHEURS, PÊCHEUSES, MARCHANDS, ACHETEURS, *tableau animé d'un marché, puis* SPANIELLO, PASMOITO, CHUTENTOS, MADELEINE, SOURIAUT, SOPHRONIE, PITOT, MARGUERITE, *et* BARBE.

CHŒUR.

Voyez le joli poisson frais,
Régalez-vous à peu de frais,
Vous ne retrouverez jamais
Une occasion plus heureuse;
La mer apporta ce matin
Un ample et précieux butin.
Chaque filet fut tiré plein,
C'est la pêche miraculeuse.
Voyez le joli poisson frais,
Régalez-vous à peu de frais.

UNE VOIX DE FEMME.

V'là d' la limaude.

AUTRE VOIX.

V'là du hareng très-beau.

TROISIÈME VOIX.

Huîtres d'Ostende.

VOIX DE BASSE.

Il arrive l' maqu'reau.

REPRISE.

Voyez le joli, etc.

(*La foule se retire au fond. Entrent mystérieusement Spaniello par le fond à droite, Pasmotto par le premier plan à gauche, Chutentos par le premier plan à droite; ils sont enveloppés dans des manteaux*).

TOUS TROIS, *collés côte à côte.* *

Chut! chut! chut!

SPANIELLO.

Eh bien?

PASMOTTO.

Eh bien?

CHUTENTOS, *allant pour parler.*

Eh bien...
(*Avec frayeur.*)
On vient.

TOUS TROIS.

On vient.

(*Ils vont regarder autour d'eux, puis reviennent avec mystère.*)

On vient.

SPANIELLO.

Ne disons rien.

PASMOTTO.

Ne disons rien.

CHUCHENTOS.

Ne disons rien.
Chut! chut! chut!

ENSEMBLE.

Rien.
Rien.
Rien.
Tout ira bien.
Pas un mot de cet entretien.

(*Sortant à réculons, chacun de son côté et le doigt sur la bouche*).

Chut! chut! chut!

Entrent par le fond, à gauche, Madeleine et Souriaut; celui-ci porte le panier aux provisions.)

* Pasmotto, Spaniello, Chuchentos.

MADELEINE, *regardant du côté où est sorti Pasmotto.*

C'est ce beau cavalier fidèle
A se rencontrer sous mes pas.

SOURIAUT, *montrant Madeleine.*

Mon cœur est léger auprès d'elle,
Mais ce panier-là ne l'est pas.

(*Ils disparaissent dans la foule. Entrent par le fond, à droite, Sophronie avec Pitot qui porte le panier.*)

SOPHRONIE, *regardant du côté où est sorti Spaniello.*

C'est ce jeune homme à l'œil étrange
Qui me comble d'attentions.

(*Lançant un regard terrible à Pitot qui regarde les femmes*).

Mon neveu!...

PITOT.

Ma tante, j'arrange
Le panier aux provisions.

(*Ils disparaissent dans la foule. Entrent par la gauche Marguerite et Barbe; celle-ci porte un panier.*)

BARBE, *regardant du côté où est sorti Chutentos*

C'est lui, j'en suis sûre,
Mon bel inconnu.
Rien qu'à sa figure,
Je l'ai reçonnu;
Quelle fière mine,
Il me semble avoir!
Ici j'imagine
Qu'il vient pour me voir.

MARGUERITE, * *à part, regardant du côté où est sorti Spaniello.*

C'est lui, j'en suis sûre,
Mon bel inconnu.
Rien qu'à sa tournure,
Je l'ai reconnu;
Son œil me fascine
Malgré mon vouloir,
Mais je me mutine
Contre son pouvoir.

(*Marguerite va au fond marchander du poisson*).

* Marguerite, Barbe.

REPRISE DU CHŒUR.

Voyez le joli poisson frais, etc.

(*En ce moment deux ou trois hommes entrent vivement par le fond, se parlent à l'oreille, puis vont parler mystérieusement aux Marchands et aux Acheteurs. Bientôt et pendant la scène suivante, une agitation se manifeste dans la foule; on chuchote et gesticule*).

BARBE, *regardant du côté où est sorti Chutentos.*

Pour sûr il me cherche... je crois qu'il regarde par ici... (*A Marguerite qui l'appelle du geste.*) Voilà, madame, voilà!... (*Elle va la rejoindre.*)

SCÈNE II

SOURIAUT *et* MADELEINE, *rentrant par la gauche; celle-ci s'arrête à marchander.* MOULAGAUFFRE. *

MOULAGAUFFRE, *entrant par le fond à droite, un panier au bras, à lui-même.*

Pour faire un canard à la flamande, vous prenez... (*Il se heurte dans Souriaut qui est absorbé dans sa contemplation de Madeleine.*) Faites donc attention, imbécile.

SOURIAUT.

Imbécile!

MOULAGAUFFRE.

Ah! c'est monsieur le clerc de monsieur le bourgmestre Van Bonntronch...

SOURIAUT.

Tiens, c'est vous, Moulagauffre?

MOULAGAUFFRE.

Oui, c'est moi, monsieur Souriaut. Faites excuse, je ne savais pas que c'était vous, j'étais occupé à ruminer une sauce que j'ai inventée pour accommoder le canard à la flamande... et, comme c'est demain la kermesse, je veux faire goûter ça à mes consommateurs... alors...

* Souriaut, Moulagauffre.

SOURIAUT.

Ah! moi-même, je suis si absorbé par une passion...

MOULAGAUFFRE.

Ah!

SOURIAUT.

Oui!... ah! Moulagauffre, qu'elle passion!

MOULAGAUFFRE.

Je connais ça, j'en ai eu moi-même d'une violence!... je m'en suis guéri, ça ne sera rien.

SOURIAUT.

Ah! je ne crois pas que j'en guérisse!

MOULAGAUFFRE.

Tenez... j'ai une excellente recette pour se faire aimer... Non, elle est dans mon habit de garde civique.

SOURIAUT.

Ah! Moulagauffre, si je n'étais pas aimé, voyez-vous...

MOULAGAUFFRE.

C'est qu'aussi, mon ami, vous êtes richement laid, vous.

SOURIAUT.

Oh!...

MOULAGAUFFRE.

Il n'y a pas de oh! je m'y connais.

SOURIAUT.

Le fait est que vous devez vous y connaître; mais le physique, ça ne fait rien, la beauté passe.

MOULAGAUFFRE.

Oui, mais la laideur reste.

SOURIAUT.

Je le vois bien...

MOULAGAUFFRE.

Ah! dites donc, il ne vous faut rien pour ça? (*Rumeur dans la foule.*)

SOURIAUT.

Mais qui est-ce qu'il y a donc par là? Je m'en vais voir. (*Il disparaît dans la foule.*)

SCÈNE III

MOULAGAUFFRE, PITOT.

MOULAGAUFFRE.

C'est vrai, au fait qu'est-ce qu'il y a donc?

PITOT, *entrant en riant par la gauche.*

Il y a que mon oncle veut encore s'embarquer.

MOULAGAUFFRE.

Ah! bah! Est-ce que cette fois, monsieur le capitaine de vaisseau Van Ostebal se déciderait à quitter le plancher des vaches? Allons donc, nous la connaissons.

PITOT.

Oh! je suis tranquille, car depuis deux ans que la domination espagnole a cessé dans les Flandres, il n'y a pas de semaine qu'il ne mette à la voile pour aller surprendre un prétendu prétendant qui est censé sur nos côtes...

MOULAGAUFFRE.

C'est son dada à c't'homme; il va se trouver, comme toujours, quelque chose qui l'empêchera de partir.

PITOT.

Et quand je pense que sa sœur... qui est ma tante...

MOULAGAUFFRE.

Naturellement... la haute demoiselle Sophronie, celle qui a été douze fois rosière... et qui voudrait que vous soyez rosier jusqu'à quarante-cinq ans.

PITOT.

Oui... quand je pense qu'elle m'a placé chez lui, comme élève marin, et qu'il me fait étudier la marine sur le bassin de son jardin avec un petit vaisseau d'enfant en me faisant jurer et fumer de grosses pipes qui me rendent maladel...

MOULAGAUFFRE, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre monsieur Pitot! Et ces noms qu'il donne à tout son monde... il appelle sa femme Galiote, sa sœur Dunette, et sa bonne, qui se nomme Barbe, il l'appelle Sainte-Barbe. (*Tous deux rient. Rumeur au fond.*)

PITOT.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc par là? (*Il va vers le fond.*)

MOULAGAUFFRE.

C'est vrai, décidément, il y a donc quelque chose par là? Je vous quite, monsieur Pitot, faut que je me dépêche de faire mes provisions pour la kermesse de demain, d'autant plus que je suis de patrouille ce soir, comme sergent de la garde civique... Au revoir, monsieur Pitot.

PITOT.

Au revoir, Moulagauffre.

MOULAGAUFFRE, *sortant, à lui-même.*

Pour faire un canard à la flamande, vous prenez... un canard... autant que possible... du radis... noir... autant que possible... des tomates... rouges...

PITOT.

Est-il bête!...

MOULAGAUFRE.

Autant que possible! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

PITOT, BARBE. *

BARBE.

J'avais cru le voir revenir par ici.

PITOT.

La voilà! (*Il soupire.*)

BARBE.

Tiens, monsieur Pitot! Eh bien! et la haute demoiselle Sophronie, qu'est-ce que vous en avez donc fait?

PITOT.

Ma tante! je l'ai perdue, mamzelle Barbe.

BARBE.

Exprès?

PITOT.

Eh bien! oui, exprès; vous savez bien que je la perds toujours! Elle m'ennuie, ma tante; quand je regarde une femme, elle est toujours à me dire : Mon neveu, baissez les yeux!... (*Soupirant.*) Ah! Barbe, si vous saviez!...

BARBE, *riant.*

Je ne le saurai jamais, pas plus que les femmes à qui vous en dites autant... C'est drôle comme les Espagnols,

* Pitot, Barbe.

pendant le temps qu'ils ont régné chez nous, ont changé les mœurs des flamands autrefois si calmes.

PITOT, *naïvement.*

Le frottement des peuples.

SCÈNE V

LES MÊMES, SOURIAUT.

SOURIAUT, *arrivant par la gauche, tout effaré. Il marche pendant toute cette scène.*

Ah! mamzelle Barbe! ah! monsieur Pitot! en voilà un événement!...

BARBE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Souriaut? vous êtes tout...

SOURIAUT.

Il y a de quoi... quel événement, bon Dieu!

BARBE.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

SOURIAUT.

Ce qu'il y a... comment, vous ignorez... mais on ne parle que de cela dans toute la ville.

PITOT.

Mais qu'est-ce que c'est?

SOURIAUT.

Ce que c'est! ce que c'est! ah! quelle affaire!

BARBE *et* PITOT.

Mais enfin, parlerez-vous?

SOURIAUT, *marchant toujours.*

Comment, je ne vous ai pas dit?

BARBE *et* PITOT, *criant.*

Mais non! mais non! mais non! mais non!

SOURIAUT.

Le canard à trois becs a disparu, volé ou envolé, on ne sait pas au juste.

BARBE.

Comment, ce n'est que ça?

SOURIAUT.

Ce n'est que ça, dites-vous, le canard à trois becs... ah! quelle affaire!... (*Il entre dans la maison du Bourgmestre en levant les bras.*)

BARBE.

Mais il est fou.

PITOT.

Ah! Barbe, si vous saviez! c'est moi qui suis fou.

BARBE.

Vous, vous êtes insupportable.

PITOT.

Barbe, écoutez-moi. (*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE VI

SPANIELLO, PASMOTTO, CHUTENTOS. * (*Ils rentrent avec le même mystère que précédemment.*)

TOUS TROIS.

Chut! chut! chut!

SPANIELLO.

Personne?

LES DEUX AUTRES.

Personne!

SPANIELLO.

Est-ce fait?

LES DEUX AUTRES.

C'est fait!

SPANIELLO.

Et ça circule!

CHUTENTOS.

Oh! ça ne fait que cela.

PASMOTTO.

On ne voit que des bouches à des oreilles.

CHUTENTOS.

Et des yeux écarquillés avec épouvante.

SPANIELLO.

Bravo, ça va bien.

LES DEUX AUTRES, *riant.*

Ça va très-bien.

* Chutentos, Spaniello, Pasmotto.

SPANIELLO.

Quelle bonne idée j'ai eue là, hein?

PASMOTTO, *riant.*

Oh! excellente!

SPANIELLO.

Et comme elle va servir nos amours?

CHUTENTOS

C'est-à-dire que jamais on n'aura vu d'amours servis comme cela.

SPANIELLO.

Et dire que c'est un canard qui nous vaut tout ça. (*Ils rient tous trois.*

PASMOTTO, *sérieusement*

Là... maintenant que nous avons bien ri, nous ne serions pas fâchés de savoir ce que c'est que ce fameux canard.

CHUTENTOS, *surpris.*

Et en quoi sa disparition peut servir nos amours.

SPANIELLO.

Ah çà! d'où sortez-vous?

PASMOTTO.

Eh bien! nous sortons de faire ce que tu nous as dit : de lancer la nouvelle.

CHUTENTOS.

Mais quel rapport cela a-t-il avec le canard?

PASMOTTO.

A trois becs?

SPANIELLO.

Le rapport, le voici : Figurez-vous qu'il y a deux ans, le jour même où a cessé dans ce pays la domination de notre bien-aimé roi Philippe II, saluons, messieurs, un canard à trois becs est venu s'abattre sur la capitale.

PASMOTTO *et* CHUTENTOS.

Tiens!

CHUTENTOS.

Probablement un phénomène échappé de quelque baraque de saltimbanque.

SPANIELLO.

Probablement! — mais ces excellents Flamands n'ont pas eu cette idée si simple.

PASMOTTO.

Et qu'ont-ils fait?

SPANIELLO.

Ils ont consulté les devins sur cet événement, et ceux-ci, sans plus rire que les augures antiques, quand ils ne se regardaient pas, ont déclaré qu'il avait une signification.

CHUTENTOS.

Et cette signification ?

SPANIELLO.

Je vous la donne en mille.

PASMOTTO.

Je n'ai jamais rien pu deviner.

SPANIELLO.

C'est que les trois becs du canard représentaient les trois lignes de la maison de Navarre : la Castille, l'Aragon et la Navarre.

TOUS TROIS, *riant.*

Ah! ah! ah!

SPANIELLO.

Et que, tant que les Flandres conserveraient ce palmipède emblématique, jamais l'Espagne ne régnerait sur elles.

TOUS TROIS, *riant.*

Ah! ah! ah!

SPANIELLO.

Et ils sont allés jusqu'à décréter la peine de mort contre celui qui le volerait. — Commencez-vous à comprendre ?

CHUTENTOS.

Parfaitement. — Sa disparition coïncidant avec le bruit répandu par nous d'une flotte espagnole signalée au large...

SPANIELLO.

... Fera embarquer, cette fois, j'en suis sûr, le capitaine Van Ostebal; je pourrai alors courtiser à l'aise la belle Joséphine sa femme.

CHUTENTOS.

Moi, son égrillarde camériste, Barbe.

PASMOTTO.

Et moi, la jolie Madeleine, la fille de ce marin fantastique.

SPANIELLO.

Il ne nous reste plus à trouver que le moyen de nous introduire dans la maison.

CHUTENTOS.

Donc, chacun à l'œuvre, pour son compte.

PASMOTTO.

A chacun le soin d'obtenir un rendez-vous. (*Fausse sortie de Pasmotto et de Chutentos.)*

TRIO.

SPANIELLO.

Encore un mot, mes camarades,
Un dernier mot, très-important,

PASMOTTO.

Parle vite, pas de charades,

CHUTENTOS.

Ce mot, dis-le nous à l'instant.

SPANIELLO.

Nous sommes trois fils de Castille,
Tous trois perdus à l'étranger.

PASMOTTO.

Aimant chacun femme gentille,

CHUTENTOS.

Courant peut-être un grand danger.

SPANIELLO.

Le cas étant, je vous propose,
Et le conseil est bon, je crois,
De nous aider en toute chose.

TOUS TROIS.

On est très-fort quand on est trois.

PASMOTTO.

I

Les Castillans sont tous des frères.

SPANIELLO.

Toujours prêts à se seconder

CHUTENTOS.

Si les destins nous sont contraires.

ENSEMBLE.

Jurons tous trois de nous aider.
(*Ils avancent leurs mains.*)

ENSEMBLE.

Et voilà, voilà comme,
Simplement, noblement,
Quand on est gentilhomme,
On échange un serment.

II

SPANIELLO. *

Entre Espagnols, pas de manières,

PASMOTTO.

Nous partageons tous les faux frais.

CHUTENTOS.

Et tous tapons sur les faux frères.

ENSEMBLE.

A rejurer, nous sommes prêts.

(*Même jeu du serment, cette fois en tenant à la main leurs chapeaux qu'ils croisent, pour passer l'un par-dessus l'autre; après quoi ils se recoiffent, s'envoient des renfoncements, etc., etc. Cascade.*)

REPRISE DU REFRAIN, *très-gravement.*

Et voilà, voilà comme, etc.
(*Pasmotto et Chutentos sortent par la droite.*)

SCÈNE VII

SPANIELLO, *puis* SOPHRONIE *et* PITOT.

SPANIELLO.

Bonne chance... Moi, je suis sûr de mon affaire ; j'ai une puissance dans l'œil, j'ai le fluide magnétique. Il n'est pas de bonnet que cette puissance ne fasse sauter à mon profit par-dessus tous les moulins du Brabant... Voilà où demeure ma belle Célestine ou Joséphine, car j'ignore son nom : guettons sa rentrée... (*Entrent Sophronie et Pitot, par la droite.*)

* Pasmotto, Spaniello, Chutentos.

PITOT.

Mais, ma tante...

SOPHRONIE.

Silence, mon neveu. Je vous dis que vous n'êtes occupé qu'à regarder les femmes. (*Apercevant Spaniello, avec joie.*) Lui !... plus de doute, il me cherche... (*Elle fait signe du geste à Pitot de s'en aller, mais il ne le remarque pas.*)

SPANIELLO, *à part.*

La sœur du capitaine !... la rosière de fondation !... (*Il la salue galamment, puis il sort par le premier plan, à gauche.*)

SOPHRONIE, *furieuse.*

Il s'en va !... il a vu cet imbécile et n'a pas voulu me parler devant lui. (*A Pitot.*) Pitot...

PITOT, *se retournant vivement.*

Ma tante !...

SOPHRONIE.

Je vous y prends encore...

PITOT, *avec humeur.*

Mais ma tante...

SOPHRONIE.

Vous raisonnez !... il ose raisonner... Baissez les yeux, petit malheureux. Ne vous ai-je pas élevé dans les plus chastes principes ? Est-ce qu'il n'a pas l'air d'avoir été élevé dans les plus chastes principes ?

PITOT.

Ça m'ennuie, moi, un élève marin, d'aller au marché.

SOPHRONIE.

Vous êtes enchanté d'aller au marché pour regarder les femmes.

PITOT.

Mais, ma tante, j'ai dix-neuf ans.

SOPHRONIE.

Moi aussi, je les ai, et beaucoup plus même, est-ce-que je regarde les hommes, moi ?... et j'ai été douze fois rosière... et je le serai encore...

PITOT.

Pardié ! maintenant, c'est pas difficile.

SOPHRONIE.

Qu'est-ce que vous dites ?

PITOT.

Rien, ma tante.

SOPHRONIE.

Rentrez !

PITOT.

Oui, ma tante ! (*Il rentre dans la maison du Capitaine.*) Oh ! elle m'ennuie, ma tante.

SCÈNE VIII

SOPHRONIE, *seule*.

Je crois que le petit misérable a dit : Pardié maintenant... si je n'étais pas là... je voudrais bien voir comment le bourgmestre s'en tirerait tous les ans.

COUPLETS.

I

Dans nos cantons il est d'usage
Que l'on couronne la plus sage,
Une fois l'an;
Mais si l'on manque de rosière,
Et qu'on n'ait fait sur la dernière
Aucun cancan,
De nouveau, sur sa tête, on pose
Encor la rose;
Et voilà comment douze fois,
Seule à cet honneur j'eus des droits.

REFRAIN.

La vertu, quelle belle chose!
Qu'il est doux d'avoir un cœur pur!
Mériter douze fois la rose,
C'est très-flatteur... mais c'est bien dur.

II

J'étais une fleur d'innocence,
Une colombe d'ignorance,
Trésor bien doux;

Je crois encore être certaine,
Aujourd'hui, que l'espèce humaine
Vient sous les choux.
Pourtant quand j'ai l'esprit en route,
Parfois, je doute,
Mais fière de ne rien savoir,
Je lutte de tout mon pouvoir.

REFRAIN.

Être la gloire de la Flandre,
Posséder toujours un cœur pur,
Persister à ne rien apprendre,
C'est flatteur, mais, cristi, c'est dur.

Je suis sûre, que mon beau cavalier guette le départ de cet imbécile pour venir me parler. (*Elle regarde au dehors avec humeur.*) Il est parti!... et dire qu'il était là... désireux de me parler, je l'ai bien vu à ses regards! oh! je suis d'une colère!...

SCÈNE IX

SOPHRONIE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant par la droite.*

Mais, où est passée ma servante!... Ah! ma chère belle-sœur... vous n'avez pas vu Barbe?...

SOPHRONIE.

Eh! vous ne me l'avez pas donnée à garder, votre servante; cherchez-la vous même, votre servante. (*Elle rentre vivement chez le Capitaine.*)

MARGUERITE.

Ah, çà! qu'est-ce qui lui prend à mon aimable belle-sœur Sophronie? Je la crois aigrie par l'accumulement successif de ses douze couronnes de rosière; ça n'a l'air de ne rien peser une couronne de rosière; mais quand on arrive à en avoir douze, ça doit être encore lourd, allez; enfin, ce n'est pas une raison pour que cette vestale hors d'âge me fasse subir les ennuis de sa vertu trop prolongée... J'ai bien assez de la mienne, Seigneur... Placée comme je le suis entre l'aimable caractère de mon époux et la galanterie de ce beau cavalier qui me suit partout... me comble de soins, d'attentions... ah! il faut de la vertu pour résister... oh! mais je résisterai...

SCÈNE X

MARGUERITE, SPANIELLO *

DUETTO.

SPANIELLO, *entrant par la gauche.*

C'est elle !

MARGUERITE.

Le voilà ! (*Elle veut fuir.*)

SPANIELLO.

Non, non, belle dame,
Ne vous sauvez pas.

MARGUERITE.

L'heure me réclame
Ne vous placez pas
D'une honnête femme
Ainsi sur les pas.
Insister, de grâce,
Serait m'offenser
Il faut que je passe,
Laissez-moi passer.

SPANIELLO, *la retenant.*

Non, non, belle dame,
Ne vous sauvez pas,
Jamais une femme
N'eut autant d'appas.
Arrêtez, de grâce,
Qui peut vous presser !
Vanter votre grâce
N'est pas vous blesser.

(*Elle passe.*)

SPANIELLO, *la retenant* **

Demeurez, je vous en supplie
Et daignez m'écouter, l'idole de ma vie.

MARGUERITE.

Qui vous permet de suivre ainsi mes pas?
Car enfin je ne vous connais pas.

* Spaniello, Marguerite.
** Marguerite, Spaniello.

SPANIELLO, *parlé.*

Madame permettez-moi de me présenter :

Je suis un enfant de l'Espagne
Don Diégo,
Angelo,
Spaniello,
Parent bâtard de Charlemagne,
Neveu du Cid,
Né dans Valladolid.
Ma vie est une épopée,
Cette main seule échina
Cent bandits à coups d'épée.
Dans la Sierra Morena,
Je suis criblé de domaines,
J'ai des châteaux par douzaine,
(*A part.*) En Espagne tout cela,
(*Haut.*) Je pince la mandoline,
Je chante, et quant à la mine,
Vous pouvez voir : la voilà !

(*Il se campe.*)

MARGUERITE.

Mon compliment bien sincère,
Je vous l'offre avec plaisir
Et maintenant, je l'espère,
Vous me laisserez partir !

SPANIELLO,

Restez encore un seul instant.

(*Il lui prend la taille; elle passe vivement à droite.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE. *

MARGUERITE,

L'heure me réclame.

(*En finissant elle trépigne avec colère.*)

SPANIELLO.

Non, non, belle dame.

SPANIELLO.

Mais, madame, vous n'avez donc pas deviné que l'amour a dirigé vers moi ses traits les plus acérés,

Et d'un dard lancé d'une main sûre,
Qu'il m'a fait dans le cœur une large blessure ?

* Spaniello, Marguerite.

MARGUERITE.

Malheureux ! pour ne pas dire infortuné, ignorez-vous que je suis la femme du terrible capitaine de vaisseau Van Ostebal, qui a fait cinq fois le tour...

SPANIELLO, *avec admiration.*

Du monde !...

MARGUERITE.

Du mariage ! je suis sa cinquième épouse.

SPANIELLO.

Et vous avez pu vous prêter à une pareille consommation?

MARGUERITE.

Ma famille m'a entortillée.

SPANIELLO.

Alors, vous ne pouvez aimer ce navigateur?

MARGUERITE.

On fait ce qu'on peut. Mais, pour ce qui est de la fidélité...

SPANIELLO.

On fait ce qu'on peut aussi?

MARGUERITE.

Oh! je résisterai à toutes les épreuves.

SPANIELLO.

Madame, un naturaliste a dit : Le chien est le seul être dont la fidélité soit à l'épreuve; il n'a pas parlé de la femme.

MARGUERITE.

C'est qu'il ne me connaissait pas, monsieur !

SPANIELLO.

Madame, l'île d'Ithaque est restée célèbre, parce qu'une femme y est restée fidèle à son époux... Heureux celui qui vous empêchera de donner aux Flandres la même célébrité!

MARGUERITE.

Monsieur !... (*Fausse sortie.*)

SPANIELLO.

Ne me désespérez pas, ô vous qui troublez mes rêves.

MARGUERITE, *courant vers la porte.*

On vient!

SPANIELLO.

Eh bien! promettez-moi de m'écouter encore un instant.

MARGUERITE.

J'entends du bruit; c'est mon mari.

SPANIELLO.

Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez promis... (*Elle rentre vivement chez elle, et Spaniello disparaît derrière la maison.*)

SCÈNE XI

LE CAPITAINE, *puis* PITOT.

LE CAPITAINE, *il entre précipitamment par le premier plan à droite, met son index dans sa bouche, le présente à l'air et dit :*

D'où vient le vent? nord-ouest. (*Criant dans son porte-voix du côté de la mer.*) Le cap sur nord-ouest! (*Regardant dans sa longue-vue.*) Mais quel grabuge sur mon vaisseau! Quelles diables de manœuvres exécutent mes mousses et mes gabiers? (*Il s'essuie l'œil, puis regardant de nouveau.*) Encore!... je n'y comprends rien... (*Il essuie sa longue-vue, puis regarde.*) Toujours les mêmes manœuvres inexplicables. Ce n'est pas naturel!... (*Il enlève le verre de sa lunette, et retire quelque chose de l'instrument.*) Que vois-je? un hanneton dans ma longue-vue! Comment ce scarabée a-t-il fait pour s'introduire dans un tube hermétiquement fermé des deux bouts? Ah! les animaux ont des instincts qui déroutent la raison de l'homme, et la nature a des mystères impénétrables. (*Regardant.*) Ah! à la bonne heure! Tout marche régulièrement... Où est mon élève? (*Appelant.*) Pitot! où est-il ce marin en baudruche? Qu'ai-je fait de mon sifflet de manœuvre? Ah! le voici! (*Il siffle.*)

PITOT, *au balcon.*

Capitaine...

LE CAPITAINE.

Comment, je vous cherche à tribord et à bâbord, et vous êtes là perché sur le hunier de ma maison? Vous n'êtes pas de quart, que je sache?

PITOT.

Capitaine, le cygne de votre bassin a donné un coup d'aile à mon vaisseau, une voie d'eau s'est ouverte, et je suis en train de la boucher avec une épingle.

LE CAPITAINE.

Eh! c'est bien le moment, quand la patrie est en danger.

PITOT.

Ah! est-ce que...?

LE CAPITAINE.

Ça ne vous regarde pas.

PITOT.

J'ignorais que la patrie...

LE CAPITAINE.

Vous devriez le savoir. Nous nous embarquons.

PITOT.

Vous me la faites bien souvent, celle-là, capitaine...

LE CAPITAINE.

Mille caronades! ne raisonnez pas! — Mes cartes marines.... mon astrolabe tout de suite. (*Pitot disparaît.*) Ah! Pitot?

PITOT, *reparaît.*

Capitaine?...

LE CAPITAINE.

Mes harpons, mes poignards, ma hache d'abordage et mes vessies au cas où je tomberais à l'eau. (*Pitot disparaît.*) Ah! Pitot?

PITOT, *reparaît.*

Capitaine?

LE CAPITAINE.

Mes grappins, du taffetas d'Angleterre et mes éperons...

PITOT.

Un capitaine de vaisseau... des éperons!...

LE CAPITAINE.

Les vaisseaux en ont bien, pourquoi les capitaines n'en auraient-ils pas? et, d'ailleurs, si l'éperon n'est pas d'une nécessité absolue pour la navigation, il donne plus d'autorité dans le commandement; ce sera une supériorité que j'aurai sur mes adversaires... Ah! Pitot?...

PITOT.

Capitaine?...

LE CAPITAINE.

Mes pipes, mon tabac, du rhum, du kirsch et mes pas-

tilles contre le mal de mer! (*Pitot disparaît.*) Que de choses, mon Dieu! il faut à un capitaine de vaisseau quand il s'embarque pour la première fois. Voyons, nous disons : mon porte-voix, ma longue-vue, mon sifflet de manœuvres! Ah! d'où vient le vent? (*Il mouille son doigt et l'élève.*) Sud-ouest! Il a changé! Que les éléments sont capricieux! (*Criant dans son porte-voix.*) Le cap sur sud-ouest! (*Il regarde la mer avec sa longue-vue.*)

SCÈNE XII

LE CAPITAINE, LE BOURGMESTRE, SOURIAUT. *Ils sortent de la maison en causant.*

LE BOURGMESTRE.

C'est très-grave, monsieur Souriaut, c'est très-grave...

SOURIAUT.

Monsieur le bourguemestre, je...

LE BOURGMESTRE.

Quoi? qu'allez-vous me répondre? Vous ne savez pas ce que je vais vous dire. Vous m'avez été adressé, il y a un mois, avec une lettre de recommandation pour que je vous apprenne la diplomatie. Eh bien! sachez écouter et vous taire, toute la diplomatie est là.

SOURIAUT, *surpris.*

Ah! alors deux ans d'apprentissage que vous m'avez demandés pour m'apprendre cela, c'est bien long.

LE BOURGMESTRE.

Permettez, monsieur Souriaut, permettez : à fol conteur, sage écouteur; il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. A bon entendeur, salut! A folle demande, pas de réponse; qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son; il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

SOURIAUT, *à part.*

Mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc a évacuer des proverbes comme cela? (*Ici le Capitaine cesse de regarder dans sa longue-vue, il se retourne et aperçoit les deux personnages.*) *

* Le Capitaine, le Bourgmestre, Souriaut.

LE BOURGMESTRE.

La situation est très-grave, monsieur Souriaut, très-grave, et c'est ici que vous aurez à étudier toute la puissance de ma diplomatie.

LE CAPITAINE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! mon cher beau-frère!... faisant des élèves diplomates.

LE BOURGMESTRE, *vexé.*

Mais, permettez!...

LE CAPITAINE.

Silence!... Renvoyez votre aspirant. Nous avons à causer d'affaires d'État qui exigent le secret le plus rigoureux. (*A Souriaut.*) Virez de bord? (*Au Bourgmestre.*) Et vous, restez en panne!

LE BOURGMESTRE.

Allez, jeune homme, allez étudier la diplomatie! (*Souriaut sort.*)

SCÈNE XIII

LE CAPITAINE, LE BOURGMESTRE.

LE CAPITAINE, *appuyant.*

Qui exigent le secret le plus rigoureux.

LE BOURGMESTRE.

Alors, croyez-vous que la place publique soit bien l'endroit...?

LE CAPITAINE.

Vous allez dire une bêtise.

LE BOURGMESTRE.

Permettez...

LE CAPITAINE.

Je voulais vous l'épargner. Allez! mais dites-la le plus vite possible.

LE BOURGMESTRE.

Je sais que, dans les comédies, on cause sur la place publique des affaires les plus secrètes, mais...

LE CAPITAINE.

Précisément! la vie n'est-elle pas l'image du théâtre?

LE BOURGMESTRE.

Au contraire, mon cher beau-frère; c'est le théâtre qui est l'image de la vie.

LE CAPITAINE.

Eh bien! c'est la même chose; c'est bonnet blanc et blanc bonnet; votre réflexion est stupide.

LE BOURGMESTRE.

Permettez...

LE CAPITAINE.

C'est bien, je retire le mot. Elle est inepte! Ouvrez vos écoutilles. La disparition de l'oiseau protecteur a immédiatement porté ses fruits; j'ai découvert un complot.

LE BOURGMESTRE, *mystérieusement.*

Moi aussi!

LE CAPITAINE.

Vous m'étonnez? — Je sais qu'un prétendant...

LE BOURGMESTRE.

Veut tenter de rétablir la domination espagnole dans les Flandres...

LE CAPITAINE, *surpris.*

Comment avez-vous découvert cela?

LE BOURGMESTRE, *d'un air capable.*

Avec un rien... un indice... une rumeur... et, au moyen d'habiles questions à l'un, à l'autre... de profondes déductions... Tout s'est classé là... (*Il se frappe le front.*) La diplomatie, mon cher beau-frère, il n'y a que cela.

LE CAPITAINE.

Et la diplomatie vous a-t-elle appris aussi que l'ennemi est à nos portes?... Quarante mille hommes cachés dans la cale d'un navire...

LE BOURGMESTRE, *surpris.*

Cachés dans la...

LE CAPITAINE.

Dans la cale d'un navire, je vous dis!...

LE BOURGMESTRE.

Quarante mille hommes!... j'entends bien... Une grande cale alors?

LE CAPITAINE.

Une grande cale... Enfin, une cale à contenir quarante mille hommes... Votre réflexion est inepte!

LE BOURGMESTRE.

Permettez !

LE CAPITAINE.

Je retire le mot. Elle est stupide !

LE BOURGMESTRE.

C'est grave, très-grave ; cependant la diplomatie !...

LE CAPITAINE.

Quoi ! la diplomatie ?... Que venez-vous parler de diplomatie à un vieux loup de mer comme moi ?

LE BOURGMESTRE.

Un loup de mer ! Mais vous n'avez jamais navigué.

LE CAPITAINE.

Je n'ai jamais navigué... par moi-même, c'est vrai... mais j'y supplée en prenant tous les matins un bain de mer... ce qui me familiarise avec l'Océan. Si vous n'appelez pas cela de la navigation, je renonce à toutes mes connaissances maritimes.

LE BOURGMESTRE.

Cependant, lorsqu'on a, comme moi, la science qui embrasse les...

LE CAPITAINE.

Une volonté forte remplace le savoir.

LE BOURGMESTRE.

Pas toujours !

LE CAPITAINE.

Toujours !... pour jouer de la clarinette, c'est possible... je vous fais cette concession, mais à part cela...

LE BOURGMESTRE.

Cependant...

LE CAPITAINE, *passant à droite.*

Assez ! le sabre, la poudre, l'abordage, le fer, le plomb ; voilà mon système. A bord ! à bord ! je vaincrai l'ennemi, je le jure ! et mille millions de milliards de caronades, vous savez que quand je jure...

LE BOURGMESTRE.

Vous jurez bien, c'est une justice à vous rendre.

DUO.

LE CAPITAINE.

Van Ostebal est un marin,
Un malin,
L'effroi de l'ennemi des Flandres.
Tombe l'ennemi,
Sous ma main,
C'est certain,
Du coup je le réduis en cendres.
J'ai mon petit principe, à moi sur cela,
Et ma diplomatie, à moi, la voilà!
Le feu, le fer.
Par le feu, par le fer,
Je lui hache la chair,
Et jamais Jupiter,
Ni même Lucifer,
N'ont dans l'air
Ou l'enfer,
Foudroyé, massacré, comme moi, sur la mer.

LE BOURGMESTRE, *effrayé.*

Par le feu...

LE CAPITAINE.

Par le fer,

LE BOURGMESTRE.

Il lui ha...

LE CAPITAINE.

che la chair.

LE BOURGMESTRE.

Et jamais...

LE CAPITAINE.

Jupiter,

LE BOURGMESTRE.

Ni même...

LE CAPITAINE.

Lucifer,

ENSEMBLE.

N'ont dans l'air,
Ou l'enfer,
Foudroyé, massacré, comme { moi / lui } sur la mer.*

LE BOURGMESTRE.

Tout irait bien,
Sans brusquer rien,

LE CAPITAINE, *avec ironie.*

Sans brusquer rien!

LE BOURGMESTRE.

Je suis habile diplomate,
En combinant,
Adroitement,

LE CAPITAINE, *brusquement.*

Mais où? comment?

LE BOURGMESTRE.

D'une manière délicate,
Un traquenard où l'ennemi,
Dans sa confiance endormi,
Viendrait tout bêtement se prendre,
Sans danger ni sang à répandre.

LE CAPITAINE.

II

Je sais qu'il est auprès d'ici,
L'ennemi,
Croyez que je vais l'en convaincre
Avant qu'il soit bien longtemps, car,
Vrai César,
Je n'ai qu'à venir, voir et vaincre,
Du misérable je ne fais qu'un hachis,
Une salade, une purée, un salmis.
Le feu, le fer,

REFRAIN.

Par le feu, par le fer, etc.

LE CAPITAINE.

Eh bien, Pitot?

PITOT, *au balcon.*

Capitaine, tout est prêt.

* Le Capitaine, le Bourgmestre.

LE CAPITAINE.

A bord! élève Pitot, à bord!

PITOT.

Eh bien! et dîner, capitaine?

LE CAPITAINE.

Nous dînerons en mer : un potage au requin, un rôti de cachalot. Venez-vous, beau-frère? le temps de dire un dernier adieu à ces dames et nous nous embarquons. D'où vient le vent? (*Élevant son doigt mouillé.*) Encore changé...

LE BOURGMESTRE.

La diplomatie seule ne change pas. (*Ils entrent chez le Capitaine.*)

SCÈNE XIV

SPANIELLO, PASMOTTO, CHUTENTOS. (*Ils entrent par le fond, à droite, bras dessus bras dessous et en faisant de grandes gambades en mesure. Ils vont d'abord droit à la maison du Capitaine; Chutentos l'indique, chante sa phrase, puis tous trois se retournent vers la maison du Bourgmestre. Pasmotto chante sa phrase; ils retournent vers la maison du Capitaine, Spaniello chante sa phrase.— puis l'ensemble sur le devant du théâtre. — Là ils se quittent le bras.*)

CHUTENTOS.

Je vais la voir et lui parler.

PASMOTTO.

Je vais la voir et lui parler.

SPANIELLO.

Je vais la voir et lui parler.

ENSEMBLE.

Je vais la voir et lui parler,
(*Ils se quittent le bras.*)
Mon amour va se révéler.

SPANIELLO.

Nous revoilà tous trois ensemble,
En quête de nos rendez-vous
Puisqu'ici l'amour nous rassemble,
Pour les avoir unissons-nous.

PASMOTTO et CHUTENTOS.

Nous sommes seuls...

SPANIELLO.

Voici la chose,
Je tiens un excellent moyen,
Comme Espagnols, je vous propose,

LES DEUX AUTRES.

Quoi donc?

SPANIELLO.

D'entonner un chant tyrolien.
(Ils remontent à la hauteur des deux maisons.) *
Yaffre, nèfre, choffre, ninfre, pifre,
La ï a... itou, ch'nick!

PASMOTTO.

Off emback, flique, flonque, fifre,
Laïla, ila... à tout... picq!...

CHUTENTOS.

Ter, cras, nick, chop, broutte,

ENSEMBLE.

Youtre, kirche, choucroute,
Ah! laï, laï, laï, la, itout.

II

Cancre, bock, rn'iffle, safre, gotte,
Laïa i la... itou, chuff.
Walse, gônfre, deu, tarteiff, mein gott,
Laï a ila... itou, muff.

REFRAIN.

Ter, cras, niff.

SPANIELLO.

Continuons, car je me doute,
Mes bons amis, qu'on nous écoute.

REPRISE.

Laï la i tou, etc., etc.

* Chutentos, Spaniello, Pasmotto.

SCÈNE XV

SOPHRONIE, MARGUERITE, BARBE, MADELEINE.

SOPHRONIE, *au balcon.*

Allez-vous-en, bohémiens. (*Elle jette deux sous et disparaît.*)

SPANIELLO, *ramassant la pièce.*

Deux sous! (*Tous trois rient.*)

MADELEINE, *au balcon.*

Quelle est cette musique?

MARGUERITE, *à l'autre balcon.*

Des chanteurs ambulants!

BARBE, *sortant de la maison.*

Allez donc chanter plus loin.

CHACUN DES ESPAGNOLS, *se faisant reconnaître de sa belle* (*bas*).

C'est moi!

MARGUERITE.

Ah!

BARBE.

Lui!

MADELEINE.

Ciel!

TOUTES TROIS, *à demi-voix.*

Allez-vous-en!

SPANIELLO.

Pas avant que vous ne m'ayez accordé un rendez-vous.

PASMOTTO.

De grâce, il faut que je vous voie.

CHUTENTOS.

Ce soir, un moment d'entretien.

TOUTES TROIS.

Eh bien?

LES TROIS FEMMES, *ensemble.*

Non!

BARBE.

Je ne veux pas!

MADELEINE.

Impossible!

SPANIELLO.

Vous voulez donc que je me perce le flanc?

MARGUERITE.

Grand Dieu!

PASMOTTO.

Un rendez-vous, ou je me jette à l'eau.

MADELEINE.

Malheureux!

CHUTENTOS.

Un rendez-vous, ou je me pends!

BARBE.

Ah! Seigneur!

LES TROIS FEMMES.

Eh bien! à ce soir... *(Elles disparaissent.)*

LES TROIS HOMMES, *envoyant des baisers.*

A ce soir! *(Riant.)* Ça y est! *(Cris au dehors. Ils se sauvent.)*

SCENE XVI

PEUPLE, MATELOTS, *puis* LE CAPITAINE, LE BOURGMESTRE, PITOT, SOURIAUT, MOULAGAUFFRE, MARGUERITE, SOPHRONIE, MADELEINE, BARBE.

CHŒUR.

Hourra! hourra! gloire au capitaine,
C'est le plus grand de tous nos guerriers ;
Hourra! hourra! l'issue est certaine
Il reviendra couvert de lauriers.

LE CAPITAINE, *sortant de chez lui.* *

Manants! je comprends qu'on m'admire :
C'est bien! c'est bien!

CHŒUR.

Hourra!

LE CAPITAINE.

De m'acclamer vous êtes las.
Qu'importe ne vous calmez pas.

* Sophronie, Marguerite, le Capitaine, le Bourgmestre, Madeleine, Barbe.

LE CHOEUR.

Hourra!

LE CAPITAINE.

Cependant, qu'on respire;
J'ai quelques mots à dire,
Soufflez un moment, je le veux,
Après vous n'en irez que mieux,

LE CHOEUR.

Hourra! hourra! etc.

LE BOURGMESTRE.

Partez donc; mais je crois toujours
Qu'agir par la diplomatie
Amènerait dans quelques jours
Un résultat que j'apprécie.

LE CAPITAINE.

Laissez là votre diplomatie.

(Pendant le chœur suivant, le Capitaine déroule une grande carte marine; il la fait tenir au Bourgmestre, l'examine d'un air important, s'éloigne un peu, la regarde avec sa longue vue, etc.)

CHOEUR D'HOMMES.

Le fier dieu des combats,
Mars, vous attend là-bas.
Soyez fidèle
Quand l'honneur vous appelle
Le fier dieu, etc.
En avant, guerriers,
Allez moissonner des lauriers.

CHOEUR DES FEMMES.

Marchez, marchez à la gloire,
Allez moissonner des lauriers,
Remporter une victoire;
Soyez le plus grand des guerriers.

LE CAPITAINE.

Adieu, ma femme adieu, beau-frère.
Adieu, vous tous, je pars en guerre.

LE BOURGMESTRE.

Je crois toujours moi, que ruse et prudence
Valent bien mieux que force et violence.

LES FEMMES.

Adieu donc, bon voyage et bon vent,
Et tandis que Bellone
Vous tresse une couronne,
Nous allons, toujours à vous songeant,
Vous tricoter des bas, tout en vous attendant!

REPRISE.

Le fier dieu des combats, etc.

(*Sortie du Capitaine. On agite des mouchoirs en faisant des signes d'adieu. Bientôt Marguerite et Sophronie paraissent au balcon de la maison du Capitaine, Madeleine et Barbe à celui de la maison du Bourgmestre. Elles agitent également leurs mouchoirs et acclament le Capitaine.*)

LE CAPITAINE, *rentrant par le devant sans être vu.*

Sapristi! j'allais partir sans ma ceinture de flanelle. (*Il rentre chez lui. Acclamations au fond ; reprise de la musique.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Chez le Capitaine.

Un intérieur, au fond, grand poêle flamand. Emblèmes et ustensiles de marineaccrochés aux murs. Bahuts, placards. Deux portes à droite, deux à gauche. A gauche du poêle une fenêtre. A droite la porte d'entrée; une table de chaque côté, au premier plan.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE CAPITAINE, *puis* MARGUERITE, MADELEINE, SOPHRONIE, BARBE, SOURIAUT, *caché.*

LE CAPITAINE, *seul, criant dans son porte-voix.*
Ma ceinture de flanelle! mais où est donc ma ceinture de flanelle? (*Entrent les quatre femmes, en courant, par les quatre portes latérales.*)

LE CAPITAINE.

Ma ceinture de flanelle,
Je la veux, il me la faut,
Je ne puis partir sans elle,
Cherchons vite : chaud! chaud! chaud!

LES FEMMES, *remontant au fond et cherchant partout.*

Sa ceinture, etc.

LE CAPITAINE.

Sans ma ceinture je ne m'embarque pas.

LES FEMMES, *redescendant.*

Nous cherchons la ceinture du haut en bas,
Et nous ne la trouvons pas.

REPRISE.

Ma / Sa } ceinture, etc.

LE CAPITAINE.

Fouillez la cave avec soin,
Dépavez la cour au besoin.

LES FEMMES.

Fouillons la cave, etc.

REPRISE.

Ma / Sa { ceinture, etc.

(*Toutes les femmes se croisent, se heurtent, et sortent en courant chacune de son côté, et le capitaine du sien. La bouche du poêle s'ouvre. Souriaut passe la tête.*)

SOURIAUT.

J'ai pu, mais non pas sans peine,
Dans ce poêle me fourrer,
Pour pouvoir à Madeleine,
Aujourd'hui me déclarer;
Mais avec cette ceinture,
N'en va-t-on jamais finir?
Longtemps encor si ça dure,
Que vais-je hélas! devenir?

(*Rentrée du Capitaine.*)

MARGUERITE, *rentrant.*

Rien dans toutes les armoires.

MADELEINE, *rentrant.*

Rien dans le moindre réduit.

SOPHRONIE, *rentrant.*

Rien dans les deux bassinoires,

BARBE, *rentrant.*

Rien dans les tables de nuit. *

LE CAPITAINE.

Mais morbleu!
Sacrebleu!
Elle est donc passée au bleu?

LES QUATRE FEMMES, *à part.*

Il ne va donc pas partir,

SOPHRONIE.

J'ai tant besoin de dormir!

LES TROIS AUTRES.

Et l'autre qui va venir.

* Marguerite, Madeleine, le Capitaine, Sophronie, Barbe.

LE CAPITAINE.

Ma ceinture de flanelle, etc.

LES FEMMES, *recommencent leur course et se croisent.*

Sa ceinture de flanelle, etc. *

LE CAPITAINE, *pendant la ritournelle.*

Ouf! je suis tout en nage; cette course vertigineuse qui dure depuis deux grandes heures m'a brisé. (*Il tire de sa poche sa ceinture de flanelle, et va pour s'essuyer le front avec. Cri.*) Ah! (*Il bondit.*) Que vois-je?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LE CAPITAINE, *furieux.*

Quel est l'imbécile qui me l'a mise dans ma poche sans me prévenir?

TOUTES, *se récriant.*

Ce n'est pas moi.

BARBE, *passant auprès de lui.*

Si monsieur m'avait dit de la lui sangler comme à l'ordinaire, ça ne serait pas arrivé.

SOPHRONIE, *sévèrement.*

Barbe!... vous oubliez qu'il y a ici des oreilles chastes, les miennes et celles de ma nièce.

MADELEINE.

Je n'ai pas compris, ma tante.

SOPHRONIE.

Moi non plus, mademoiselle, Dieu merci.

BARBE.

Ni moi non plus. (*Elle va à la table de droite.*)

LE CAPITAINE, *souffle dans sa ceinture et la gonfle.*

A deux fins! contre les rhumatismes et les naufrages. (*Il serre sa ceinture.*) C'est Bibi (*se montrant*) qui a inventé cela. Ah çà! quelle heure est-il donc à mon excellent chronomètre du Périgord? (*Il tire de sa poche une énorme montre.*) Un chef-d'œuvre d'horlogerie de marine; il marque tout, les jours, les nuits, les heures, les minutes, les secondes, les variations de la température. Il n'y a guère que le linge qu'il ne marque pas; excepté ça, je n'ai pas à m'en plaindre. Voyons, nous disons qu'il est.... Tiens, il

* Sophronie, Madeleine, le Capitine, Marguerite, Barbe.

est arrêté, c'est son seul défaut; l'horloger qui me l'a vendu m'avait dit qu'il ne bougerait pas. (*Il monte son chronomètre qui fait un bruit de tourne-broche, puis le met à son oreille.*) Il ne m'a trompé, il continue à ne pas bouger. Quelle heure est-il, Barbe ?

BARBE.

Je n'en sais rien, m'sieu.

LE CAPITAINE.

C'est égal, mettons-le toujours en avance de quelques minutes. Mais, à propos d'avance, que doivent penser mes matelots de mon retard?... Barbe, mes excellents pistolets de Pithiviers.

BARBE *va les prendre au fond, le Capitaine la suit.*

Voilà, monsieur.

LE CAPITAINE.

Oh! n'aie pas peur, mon enfant. Ils ne sont jamais chargés. Ma sœur, vous m'obligerez de coucher ici, tant que durera mon absence.

MARGUERITE, MADELEINE ET BARBE, *à part.*

Ciel!

SOPHRONIE.

C'était mon intention, nous pouvons être attaquées par l'ennemi, et je me rappelle le dernier assaut. Hélas! rien n'est sacré pour lui en pareil cas; mais je serai là, moi, et je saurai nous faire respecter.

LE CAPITAINE.

A merveille! vous êtes une forte tête, une vertu rendurcie, un oranger ambulant; je serai tranquille.

MARGUERITE, *à part.*

Me voilà bien!

LE CAPITAINE.

C'est l'heure de vous retirer dans vos cabines respectives. Moi, je repars! (*Barbe passe donner des bougeoirs à tout le monde et va au côté, court au fond, puis redescend à la passade du Capitaine; chaque femme prend un bougeoir.*) *

NOCTURNE.

LE CAPITAINE.

Allons, plus de bavardage,
Je pars, le temps fuit,

* Sophronie, Madeleine, Marguerite, Barbe, le Capitaine.

Ne tardons pas davantage,
Adieu, bonne nuit.

ENSEMBLE.

Allons, plus de, etc.
Je pars,
Partez, etc.

(*Le Capitaine sort. Les Femmes redescendent vivement avec un soupir de satisfaction.*)

LE CAPITAINE, *rentrant*. *

Quelle étourderie est la vôtre!
(*Geste d'impatience des femmes*).
Nous ne m'avez pas embrassé.
Embrassez-moi l'une après l'autre,
Et promptement, je suis pressé.

(*Baisers en mesure. Madeleine d'abord; puis Sophronie, puis Marguerite.*)

BARBE, *parlé*.

Et moi, m'sieur.

LE CAPITAINE.

Bah! tout l'équipage sur le pont. (*Barbe passe, va l'embrasser. — Tout le monde s'arrête au bruit du chœur suivant.*)

UNE PATROUILLE, *au dehors*.

Dormez, la garde veille,
Plus de bruit sous les toits,
Fermez l'œil et l'oreille,
Dormez, bourgeois.

(*Madeleine est allée regarder à la fenêtre*).

LES QUATRE FEMMES.

Qu'est-ce donc?

LE CAPITAINE.

C'est une patrouille
Qui sur mes ordres passe en bas.
La politique ici s'embrouille
(*Toutes s'approchent avec intérêt*).
Mais ça ne vous regarde pas.

REPRISE.

Allons, plus de bavardage, etc.

* Sophronie, Madeleine, le Capitaine, Marguerite, Barbe.

LA PATROUILLE.

Dormez, la garde veille, etc.

(*Au moment où finit le nocturne, les personnages qui se sont retirés à reculons se retrouvent ainsi placés : le Capitaine à la porte de sortie; Marguerite à celle de droite, premier plan; Barbe à celle du deuxième plan; Madeleine à celle de gauche, premier plan; Sophronie à celle du deuxième plan. Tout le monde disparait, excepté Marguerite, qui va s'assurer si le Capitaine est bien parti.*)

SCÈNE II

SOURIAUT, MARGUERITE, *à la porte.*

SOURIAUT, *ouvrant le poêle.*

Enfin ! le voilà parti ; il s'agit maintenant... Oh !... quelqu'un ! (*Il rentre vivement dans le poêle.*)

MARGUERITE.

Ah ! cette fois il va donc s'embarquer. (*Elle va s'asseoir à la table de gauche.*) Je tremblais de voir arriver cet audacieux jeune homme que je ne veux pas recevoir, que je ne recevrai pas. (*Elle se lève, se dirige vers sa chambre, puis s'arrête étonnée.*) Mais qu'est-ce qui m'attire comme cela? (*Elle recule, puis revient.*) Ah! quel drôle d'effet!... Oh! c'est lui... il est en bas... Je ne vois pas son regard... mais j'en ressens l'influence, il me domine... il me pénètre... (*Reculant.*) Non... non... je ne céderai pas... (*Souriant.*) Ça n'est pas que ce soit désagréable, mais je suis entêtée. (*Elle reste en place comme clouée.*) Oh!... domination!... et ne pouvoir m'y soustraire. (*Un billet arrive par la fenêtre.*) Qu'est-ce? Un papier? (*Elle le ramasse après hésitation, l'écarte et lit.*) « Je suis sous vos » fenêtres, pantelant et n'attendant qu'un signal ; de grâce, » ce signal, ne refusez pas de me le faire entendre. — Au » cas où vous craindriez de vous faire remarquer, imitez » le chant de la poule; on croira que c'est une cocotte à » côté. » (*Riant.*) Ah ! par exemple, moi, imiter le... Jamais, jamais... rentrons. (*Elle veut sortir.*) Impossible... il me cramponne malgré moi. Ah !... ce signal ridicule... il est prêt à m'échapper... cot !... non... je ne veux pas... (*souriant*) et je voudrais tout de même...

COUPLETS.

I

Ça me démange et m'épouvante,
Je cède et lutte en même temps,
Combien le fruit défendu tente!
Que je plains Ève et la comprends!
(*Le cri lui échappant.*)
Cot, cot, cot... Ciel! il me semble
Que je réponds à son désir.
Cet, cot, cot... mon Dieu, je tremble,
Je résiste et me sens près d'obéir;
Je veux rester et je veux fuir.
Comment cela va-t-il finir?
Cot, cot, cot!
(*Le cri lui échappe.*)
Cot codète.
(*Avec frayeur.*)
Ah! sur ma foi,
Je l'ai dit, mais malgré moi.
L'influence m'entraîne
Et ma lutte est bien vaine.
Cot! cot dète, etc.

II

(*Toute confuse.*)
A-t-il entendu? Non, j'espère,
J'ai chanté tout bas, je le crois;
Je ne sais comment j'ai pu faire.
(*Avec résolution.*)
Tant pis! je cédais à sa loi.
Cot! cot! cot... cot! ô mazette!
Vais-je donc encore obéir?
Cot! cot! cot... de la poulette.
Oui, cette fois le chant va retentir.
Jamais! plutôt mourir.
Et cependant, ah! quel plaisir!
Cot! cot! cot!
(*Avec éclat.*)
Cot codète.
Ah! sur ma foi
Je l'ai dit bien malgré moi.

(Avec résolution.)

Donc, arrive qui plante,
Je suis innocente.
Cot codète, etc.

(Cri éclatant.)

Oh! Cette fois il va venir, pour sûr; rentrons. *(Elle entre vivement dans sa chambre, en oubliant son bougeoir.)*

SCÈNE III

SOURIAUT, *puis* MADELEINE.

SOURIAUT, *ouvrant la porte du poêle.*

Eh! bien, en voilà un secret que je viens de surprendre! la femme du capitaine qui se lève la nuit pour pondre... Où sont donc les œufs ?

VOIX DE SPANIELLO, *au dehors.*

V'lan! sur le nez!

SOURIAUT.

Qu'est-ce que c'est que cela ? On vient! *(Il rentre vivement sa tête.)*

MADELEINE, *elle entre avec précaution.*

Elles sont toutes rentrées dans leurs chambres ; je ne sais si ce jeune homme... C'est mal, ce que je fais là, mais il avait l'air si malheureux, il m'a tant suppliée de l'écouter quelques instants; jetons-lui la clef, et voyons ce qu'il a à me dire. *(Elle va ouvrir la fenêtre et regarde.)* Il est en bas! *(Elle jette la clef.)*

SOURIAUT, *ouvrant le poêle.*

C'est elle!... Voici le vrai moment de me déclarer : Mademoiselle Madeleine?...

MADELEINE, *jetant un cri.*

Ah!

SOURIAUT.

C'est moi, mam'zelle Madeleine, ne craignez rien.

MADELEINE.

Monsieur Souriaut! dans le poêle!

SOURIAUT.

Oui, mam'zelle Madeleine, moi, dans le poêle.

MADELEINE.

Oh ! vous m'avez fait une peur!... Mais pourquoi êtes-vous là-dedans?

SOURIAUT.

Pour vous dire un secret que...

MADELEINE.

Vous avez choisi un joli endroit pour cela.

SOURIAUT, *sortant du poêle.*

Oh ! Madeleine, je brûle. (*Il lui prend les mains et l'amène en sautillant sur le devant de la scène.*)

MADELEINE.

On n'a pourtant pas fait de feu.

SOURIAUT.

Nous sommes seuls!... oh ! que je suis un jeune homme chanceux !

MADELEINE.

Mais je ne vous comprends pas, monsieur Souriaut.

SOURIAUT.

Oh ! vous ne comprenez pas que si j'ai pris la place d'une bûche, c'est qu'il y a une raison majeure pour ça... Tout à l'heure j'ai entendu...

MADELEINE.

Fi! que c'est laid, monsieur, de se cacher dans un poêle pour écouter !

SOURIAUT.

Mais laissez-moi donc vous dire !...

MADELEINE.

Je n'ai pas le temps, on peut venir. (*Du bruit.*) On vient ! Partez vite. (*Elle sort en emportant la bougie. — Nuit.*)

SCÈNE IV

SOURIAUT, *puis* SPANIELLO, *avec une guitare.*

SOURIAUT.

Dire que je suis resté trois heures dans un poêle pour ça ! Mon Dieu ! que je suis un jeune homme qui a du guignon en amour ! Allons ! il faut s'en aller... J'entends du bruit !...

Ah ça ! est-ce que je vais passer la nuit ici ? (*Entre Spaniello à tâtons.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?...

SPANIELLO, *allant à la table de gauche.*

Il vient de m'arriver une... (*Sentant la table.*) Ah ! je me trompe... (*Suivant la table avec ses mains et arrivant devant le public.*) Il vient de m'arriver une chose à laquelle je n'espère pas vous faire croire, puisque moi-même, à qui elle est arrivée, je n'ose y ajouter foi ! Si vous avez une minute, je vais vous narrer ça.

SOURIAUT, *à part.*

Je veux bien, je n'ai que cela à faire.

SPANIELLO.

Figurez-vous que tout à l'heure en escaladant la fenêtre... à l'espagnole... avec une échelle de soie, après avoir entendu le signal convenu, je grimpais, je grimpais tranquillement ; j'allais atteindre la fenêtre, lorsque, patatras ! l'échelle s'est décrochée, et je suis tombé pile, c'est-à-dire sur la figure. De là, un saignement de nez qui m'eût fort gêné pour une entrevue. Tout à coup... je sens quelque chose de froid qui me tombe dans le dos... c'était une clef... la clef de cette maison, que ma bien-aimée Madeleine m'avait jetée par la fenêtre. Ladite clef a produit son effet : ça c'est arrêté net ! un miracle de l'amour ! quoi !...

SOURIAUT, *à part.*

Pourquoi donc me raconte-t-il tout ça ? Est-ce que ça me regarde ?

SPANIELLO.

Mais, comment n'est-elle pas ici ? Elle m'a pourtant fait le signal... aurait-elle été surprise ? ... Voyons, attirons-la avec mon fluide... Oui, mais de quel côté peut-elle être ?

SOURIAUT.

Ce ne peut-être qu'un voleur !... Si à la faveur de l'obscurité je pouvais sortir, et aller chercher la patrouille... (*Il marche à tâtons.*)

SPANIELLO, *fait des gestes magnétiques ; en marchant, il se rencontre avec Souriaut et lui envoie une giffle par mégarde.*

SOURIAUT, *à part.*

Oh ! nom de nom ! quelle giffle !

SPANIELLO.

Je crois que j'ai fêlé un pot.

SOURIAUT.

Si seulement les trente-six chandelles que j'en ai vues m'avaient fait apercevoir la porte. (*Il se dirige vers la fenêtre.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, PASMOTTO, *puis* CHUTENTOS.

PASMOTTO, *arrivant par la fenêtre.*

M'y voici !... (*En enjambant la fenêtre, il envoie un coup de pied dans les reins de Souriaut.*)

SOURIAUT.

Oh ! cristi ! quel atout ! (*Il se dirige vers la porte.*)

PASMOTTO, *surpris.*

Qu'est-ce que j'ai attrapé là?

CHUTENTOS, *entrant par la porte ; il tient un tambour de basque et une lanterne sourde fermée.*)

Ah ! j'y suis. (*En étendant le bras en avant, il atteint le visage de Souriaut.*)

SOURIAUT.

Oh ! dans l'œil !

CHUTENTOS.

Où diable ai-je fourré mon doigt !

SOURIAUT, *avec amertume.*

Charmante aventure ! délicieuse nuit d'amour. (*Les amoureux se rencontrent.*)

SPANIELLO.

Hein ! qui va là?... est-ce vous?

TOUS TROIS.

Amis ! (*Chutentos ouvre sa lanterne ; jour à la rampe.*)

SOURIAUT.

Ils sont trois, c'est juste mon compte, trois voleurs sans doute. Allons chercher le guet. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* SOURIAUT.

PASMOTTO.

Ah ça! maintenant il s'agit de trouver nos belles.

SPANIELLO.

Oh! une idée. (*Tournant sa guitare devant lui.*) Si nous leur pincions quelque chose pour les faire venir ici... Le capitaine est parti, nous pouvons brailler à notre aise.

PASMOTTO.

En avant la sérénade. Je n'en sais pas, mais nous allons en improviser une, c'est très-facile. * (*Il tire des castagnettes de sa poche.*)

SÉRÉNADE.

PREMIER COUPLET.

Pour composer une sérénade
Vous prenez le mot : manola,
Vous y joignez celui d'alcade,
Grille,
Résille,
Et puis Alza!
La guitare, sous un doigt leste,
Convenablement fait le reste.

REFRAIN.

Trou la troula la d'zig, d'zig,
Trou la troula la d'zig, d'zig,
Alza!
A Madrid, Séville ou Grenade,
C'est le fond de la sérénade.

ENSEMBLE.

Trou la trou, etc.

SPANIELLO.

Personne ne vient?

* Chutentos, Pasmotto, Spaniello.

SPANIELLO.

Alors, mettons en pratique la théorie de la sérénade. *

DEUXIÈME COUPLET.

Tandis que sommeille l'alcade,
Viens danser une manola;
Je suis prêt au coup d'estocade,
Si quelque jaloux était là;
Allons vite, mets ta mantille,
Prends l'échelle mise à la grille,
Dzing! dzing! dzing! dzing! dzing! dzing! Alza!
Alza! Alza! Alza! dzing! dzing!
N'entends-tu pas les castagnettes
Qui tintent vives et follettes?
Trou la la, etc.

(*Danse espagnole et chassé-croisé de Pasmotto et de Chutentos en passant derrière Spaniello, lequel danse sur place en grattant sa guitare.*)

REFRAIN.

SOPHRONIE, *en dehors.*

Barbe, jetez donc un seau d'eau par la fenêtre à ces bohémiens qui m'empêchent de dormir.

SPANIELLO.

Quelle est cette voix?

CHUTENTOS.

Evidemment, ce n'est pas celle de Barbe.

PASMOTTO.

Ni celle de Madeleine.

SPANIELLO.

Ni celle de mon adorée.

SOPHRONIE.

Barbe!... allons, je vais y aller moi-même.

SPANIELLO.

Diable!

SCÈNE VII

LES MÊMES, BARBE.

BARBE. (*Sortant de sa chambre.*)

Comment! vous voilà trois! est-ce que vous avez perdu la tête, de venir faire un charivari pareil?

* Chutentos, Spaniello, Pasmotto. (*Assis sur la table de droite.*)

CHUTENTOS.

Mais le capitaine est parti.

BARBE, *allant au deuxième plan à gauche.*

Oui, mais il a mis sa rosière de sœur en faction ici.

SPANIELLO.

Ah! bah! cette voix que nous venons d'entendre...

BARBE.

C'était la sienne... Elle s'habille et elle va venir.

PASMOTTO.

Nous voilà bien!

CHUTENTOS.

Que faire?

BARBE.

Mais vous en aller donc! et tout de suite. (*Elle va à la porte de sortie.*)

SPANIELLO.

Jamais!... je lui ferais plutôt avaler ses douzes couronnes.

BARBE.

Allons, voyons, partez! (*Bruit de pas pesants.*) J'entends du bruit, on monte.

SPANIELLO.

Ici... à cette heure!... (*Voix du Bourgmestre.*)

BARBE.

C'est le bourgmestre. (*Frayeur des Espagnols, ils courent pour chercher où se cacher.*) Que veut-il donc?... Entrez par ici... c'est la chambre du capitaine. (*Elle court à la porte du premier plan à gauche.*)

SPANIELLO.

Où cela?

BARBE.

Là!... entrez donc. (*Pasmotto et Chuchentos entrent au premier plan à gauche, Spaniello se fourre dans le poêle et Barbe rentre chez elle.*)

SCÈNE VIII

LE BOURGMESTRE, MOULAGAUFFRE, SOURIAUT, UNE PATROUILLE DE GARDES CIVIQUES. (*Laporte s'en trouvre, une jambe paraît, puis Moulagauffre, puis une deuxième jambe emboîtée dans la première, puis l'homme; tous les Gardes paraissent ainsi en faisant de grandes enjambées en s'emboîtant; paraissent enfin le Bourgmestre et Souriaut. Les Gardes portent, les uns des hallebardes, les autres des mousquets, Moulagauffre a la moitié d'une cuirasse dans le dos.*)

CHŒUR.

Trois bandits
Sont cachés ici,
Ils vont avoir par nous du souci.
Trois bandits
Sont cachés ici,
Pour les pincer
Morbleu! nous voici,
Notre pas
Ne s'entend pas;
Parlons bas,
(*Très-fort le Bourgmestre leur fait : Chut.*)
Bien bas,
Tout bas,
On aura,
On prendra
Ces gueux-là.

(*Tous les Gardes sont rangés en ligne. Devant eux sont 1° Moulagauffre, 2° le Bourgmestre, 3° Souriaut.*)

LE BOURGMESTRE, *tendant vivement le bras droit et envoyant involontairement un soufflet à Moulagauffre.*

S'ils sont surpris ici,
(*Il laisse retomber son bras le long du corps*).

TOUS LES AUTRES, *même jeu.*

S'ils sont surpris ici,

LE BOURGMESTRE, *même jeu du bras gauche. Soufflet à Souriant.*

Ni grâce ni merci,

LES AUTRES, *même jeu.*

Ni grâce ni merci.

LE BOURGMESTRE, *tendant le bras droit en avant.*

Sur eux tombons aussi.

LES AUTRES, *même jeu.*

Sur eux tombons aussi.

LE BOURGMESTRE, *même jeu du bras gauche.*

Tous à bras raccourci.

LES AUTRES, *même jeu.*

Tous à bras raccourci.

LE BOURGMESTRE, *agitant ensemble ses deux bras en avant comme Polichinelle.*

Tous à bras ra ra,

LES AUTRES, *même jeu.*

Tous à bras ra ra

TOUS, *même jeu en se tournant à droite.*

A bras ra,

(*Même jeu à gauche.*)

A bras ra,

LE BOURGMESTRE, *tendant les deux bras et envoyant à la fois un soufflet à Moulagauffre et un à Souriaut.*

Courci.

REPRISE DU CHŒUR.

Trois bandits, etc.

(*Les Gardes entrent par la première porte à gauche.*

SCÈNE IX

LE BOURGMESTRE, MOULAGAUFFRE, SOURIAUT.

Souriaut ouvre le poêle.

SPANIELLO.

Il y a du monde! (*Frayeur, le Bourgmestre monte sur la table, Moulegauffre se cache derrière un fauteuil; Souriaut cherche où se fourrer; enfin ils se rassurent.*

SOURIAUT.

Je m'étais trompé.

LE BOURGMESTRE, *descendant et soupirant.*

Ah! Eh bien! sergent, vous n'accompagnez pas vos hommes?

MOULAGAUFFRE.

Moi?

LE BOURGMESTRE.

Sans doute, comme commandant de la patrouille.

MOULAGAUFFRE.

Eh bien! comme commandant, je leur ai commandé d'arrêter les trois bandits; si par hasard, ils étaient tués, ce qui pourrait bien arriver, il faut que je sois là pour en commander d'autres qui viendraient se faire tuer à leur tour; si vous n'appelez pas cela faire mon devoir de commandant, je ne m'y connais plus.

LE BOURGMESTRE.

C'est juste, parfaitement raisonné; allons, monsieur Souriaut courons enflammer ces braves gens par votre exemple.

SOURIAUT, *d'un air piteux.*

Oh! s'ils n'ont que moi pour les enflammer...

LE BOUGMESTRE.

Allons, passez devant...

SOURIAUT.

Après vous, monsieur le bourgmestre, je suis le plus jeune.

LE BOURGMESTRE

La valeur n'attend pas le nombre des années; j'en ai un certain nombre, elles ne m'attendraient pas; passez devant monsieur Souriaut. (*Il le pousse devant lui. — Ils sortent.*)

SCÈNE X

MOULAGAUFFRE, *puis* SOURIAUT.

MOULAGAUFFRE, *seul, assis à la table de droite.*

Allez, mes braves, je fais des vœux pour vous. Je crois que j'ai trouvé ma recette du canard à la flamande; ceux qui y goûteront demain, à la kermesse... Je ne vous dis que ça.

SOURIAUT, *rentrant.*

Filons...

MOULAGAUFFRE.

Eh bien! Eh! là-bas, jeune homme, vous jouez du tibia, je crois!

SOURIAUT.

Mon Dieu, sergent, je vais vous dire: moi, d'arrêter les brigands, ça n'est pas mon affaire...

MOULAGAUFFRE.

Ah! vous n'êtes pas brave?

SOURIAUT.

Et puis, voyez-vous, j'ai la tête à autre chose...

MOULAGAUFFRE.

A quoi l'avez-vous donc ?

SOURIAUT.

Figurez-vous que je suis resté trois heures dans ce poêle.

MOULAGAUFFRE.

Pour quoi faire ?

SOURIAUT.

J'avais quelque chose à dire à une demoiselle.

MOULAGAUFFRE.

C'est donc quelque chose qui ne peut se dire que dans un poêle ?

SOURIAUT, *avec exaltation.*

Ah ! Moulagauffre ! tu n'as pas connu l'amour, toi ?

MOULAGAUFFRE, *se levant et avec émotion.*

Tais-toi, enfant, ne rouvre pas mes blessures. (*Il lui pose la main sur l'épaule.*)

SOURIAUT.

C'est que j'aime, moi, Moulagauffre !

MOULAGAUFFRE.

Ah ! votre passion, dont vous me parliez ce matin, c'est donc la demoiselle du capitaine ?

SOURIAUT.

Oui, Moulagauffre, c'est elle. Mon Dieu ! pourvu que je puisse me faire aimer !

MOULAGAUFFRE, *air romanesque et voix attendrie.*

Et pourquoi ne t'aimerait-on pas, enfant ? Tu es jeune... Tu es laid, c'est vrai, mais les femmes sont si bizarres ! Tiens, moi qui te parle, je n'étais pas ce qui s'appelle joli, joli, mais j'avais une certaine poésie, j'avais du charme, quoi !

SOURIAUT.

Vous, Moulagauffre ?

MOULAGAUFFRE.

Tu t'étonnes, enfant !... (*S'exaltant.*) Oh ! nuits d'amour, nuits d'ivresse !...

SOURIAUT, *s'exaltant.*

A ton tour, tais-toi, Moulagauffre, ou dis-moi ton secret pour te faire aimer.

MOULAGAUFFRE.

Ah ! cela ne se donne pas, c'est de naissance ; mais écoute : J'ai là un livre dont je te parlais ce matin, il est plein de secrets précieux.

SOURIAUT.

Voyons... (*Lisant.*) « Le Petit Albert. »

MOULAGAUFFRE.

Écoute : (*Lisant.*) « Pour vous faire aimer, vous prenez la cinquième dent d'un loup. »

SOURIAUT.

Pardon... la cinquième, à partir d'où ?

MOULAGAUFFRE.

D'où ?... mais, à partir de la première, je pense... (*lisant*) « d'un loup que vous trouverez vivant, la nuit de Noël, à minuit précis. »

SOURIAUT.

Ah ! et s'il est en retard d'une seconde ?

MOULAGAUFFRE.

Il n'y aurait rien de fait... probablement. (*Lisant.*) « Faites infuser la dent avec la rate d'un merlan et l'œil gauche d'un hibou... »

SOURIAUT.

Ah ! que c'est compliqué !

MOULAGAUFFRE, *lisant.*

« Dans trois pintes d'eau puisées à la mare d'un pays abandonné. »

SOURIAUT.

Aïe ! les difficultés !

MOULAGAUFFRE, *lisant.*

« Et buvez le tout en une seule fois... »

SOURIAUT, *se récriant.*

Trois pintes d'eau ?

MOULAGAUFFRE, *lisant.*

« Quand brillera le treizième éclair de l'équinoxe d'octobre. »

SOURIAUT.

J'y renonce.

MOULAGAUFFRE.

Soit ; mais ne désespère pas, tu es à l'aurore de la vie... l'avenir est à toi, enfant !... (*Il lui prend la tête à deux*

mains, et le baise au front.) Ah ça ! mais, où sont donc allés mes hommes ? où peuvent-ils être ? à la cave, sans doute. Allons les rejoindre, Bacchus console de Vénus. Suis-moi, jeune homme ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

SPANIELLO, *puis* MARGUERITE.

SPANIELLO.

Je n'entends rien ! voici sa chambre. Attirons ici ma belle par la force de mon fluide. (*Il envoie du fluide.*) O Mesmer, je te devance. La voilà ! (*Entre Marguerite.*)

DUO.

MARGUERITE, *marchant lentement vers la gauche sans voir Spaniello qui est resté près de la porte.*

C'est comme un aimant qui m'attire,
Comme un charme fascinateur.

SPANIELLO, *à part.*

Allons, je vois que je m'en tire
Assez bien pour un amateur.

MARGUERITE, *apercevant Spaniello.*

Mais je dois faire résistance,
Que le devoir guide mes pas.

SPANIELLO.

Il faut céder à ma puissance.
Venez à moi...

MARGUERITE.

Je n'irai pas.

SPANIELLO.

Hein ? Quoi ? Qu'est-ce ? Elle résiste.
Si, vous viendrez...

MARGUERITE.

Non, je tiens bon.

SPANIELLO.

Mais si.

MARGUERITE.

Mais non.

SPANIELLO.

Mais si, j'insiste,

MARGUERITE.

Non, cent fois non !

SPANIELLO.

Mais si,

MARGUERITE, *passant vivement à droite.*

Mais non.

Je suis la plus forte,
J'ai bien résisté,
Enfin je l'emporte,
Mais ça m'a coûté.

SPANIELLO.

Sa vertu l'emporte
Sur ma volonté.
Eh bien ! peu m'importe,
Je suis entêté.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Je suis la plus forte, etc.

SPANIELLO.

Sa vertu l'emporte, etc.

SPANIELLO.

Voyez-moi, belle enchanteresse,
Je suis à vos pieds humblement.

MARGUERITE.

Ah ! je deviens charmeresse,
Vous n'ordonnez plus maintenant.
Eh bien ! c'est moi qui vous invite
A déguerpir...

SPANIELLO.

Quitter d'ici?

MARGUERITE.

Mais oui.

SPANIELLO.

Mais non.

MARGUERITE.

Allons, bien vite.

SPANIELLO.

Mais si.

MARGUERITE, *passant vivement à gauche.*

Mais non.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SPANIELLO.

Allons, allons, brusquons les choses,
Et dans un magnétique élan,
Oui, sur-le-champ doublons les doses
De fluide, tiens ! tiens !

(Il lui lance du fluide.)

MARGUERITE.

Oh ! maman !

SPANIELLO.

Oh, bel ange !

MARGUERITE, *parlé, comiquement.*

Oh, maman !

SPANIELLO, *même jeu.*

Oh, bel ange !

(Jetant du fluide.)

Tiens ! tiens ! tiens !
Oh, Joséphine !

(*A part. Parlé*). Je ne sais pas son nom.

Honorine, ô bel ange!
Du regard, je te mange,
O Joséphine, ô mon ange,
Que de charmes et d'attraits !

MARGUERITE.

O ma mère ! ô ma mère ! ô ma tante!
Le gredin ! il me tient, il me tente.

(Penchant la tête vers lui.)

Sous son regard
Je me sens palpitante.
Devenir son amante,

(S'éloignant.)

Oh jamais! (*bis.*)

SPANIELLO.

Ah! combien elle m'enivre!
Comme à son charme on se livre!

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Il est épris.

SPANIELLO.

Mon cœur est pris.

SOPHRONIE, *en dehors.*

Barbe! Barbe!

MARGUERITE.

Oh! ma belle-sœur!... Laissez-moi. (*Elle se sauve.*)

SCÈNE XII

SPANIELLO, SOPHRONIE, *armée d'une hallebarde* (*costume de nuit*). *Elle entre avec précaution.*

SPANIELLO, *à part.*

La haute demoiselle! Diable! comment me tirer de là?

SOPHRONIE, *avec joie.*

Lui!... (*Avec pudeur.*) Ah! ce désordre, cette hallebarde, dans lesquels vous me surprenez... je suis dans une confusion... je ne sais plus où me fourrer.

SPANIELLO.

Madame, je ne voudrais pas la prolonger, je me retire.

SOPHRONIE, *se plaçant devant lui, et croisant sa hallebarde.**

Eh bien donc, restez, puisque vous le voulez absolument.

SPANIELLO, *à part.*

Moi?

SOPHRONIE.

Ah! ma tête... ma pauvre tête!

SPANIELLO, *à part.*

La scène de folie!... Ah çà! qu'est-ce qui lui prend?

SOPHRONIE, *les yeux baissés.*

Mais que la chasteté de vos regards m'épargne un embarras bien naturel...

SPANIELLO.

Mon Dieu! madame, je tournerai le dos si vous voulez...

* Spaniello, Sophronie.

SOPHRONIE, *agitant sa hallebarde.*

Cœur chevaleresque !... Et moi qui n'avais pas deviné d'où venait cette musique enchanteresse... Je m'explique tout maintenant; c'était une sérénade que vous me donniez comme hier soir... Et moi qui l'ai humilié en lui jetant deux sous... rendez-les-moi !

SPANIELLO.

Je les ai changés.

SOPHRONIE.

Mais, imprudent, on aurait pu vous entendre.

SPANIELLO.

Vous croyez ?

SOPHRONIE.

Le motif qui vous conduisait sans cesse sur mes pas... je l'avais soupçonné...

SPANIELLO, *à part.*

Ah ! bah !

SOPHRONIE, *laissant pencher sa hallebarde vers Spaniello.*

Et comment avez-vous osé pénétrer ici pour me voir ?

SPANIELLO, *lui prenant la hallebarde; à part.*

Comme ça, je suis tranquille... (*Haut.*) Oh !... loin de moi l'intention... (*A part.*) elle est forte, celle-là.

SOPHRONIE.

Ne vous excusez pas... votre passion me touche, me fléchit; je vous pardonne.

SPANIELLO, *à part.*

Moi, je ne me pardonnerais pas.

SOPHRONIE.

Longtemps j'ai résisté à mon cœur qui me disait : « Sophronie, tu as assez souffert, ma fille; douze couronnes, c'est suffisant. »

SPANIELLO, *à part.*

Ah çà ! est-ce qu'elle veut s'asseoir dessus?

SOPHRONIE.

C'en est fait, je ne résiste plus à mon cœur.

SPANIELLO, *à part.*

Mais je résiste, moi... me voilà bien ! (*Haut.*) Madame... croyez que, comme tout le monde, j'ai dû être frappé... de vos grâces... de vos charmes...

SOPHRONIE, *émue.*

Ah! n'achevez pas... n'achevez pas...

SPANIELLO *à part.*

Ce n'est pas mon intention.

SOPHRONIE.

Le trouble... l'émotion... Ah! soutenez-moi... je vais m'évanouir. (*Elle tombe dans ses bras.*)

SPANIELLO.

Ah! bon! me voilà bien! (*Il la soutient.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Que vois-je! ma belle-sœur dans vos bras!

SOPHRONIE, *revenant.*

Eh bien! qu'est-ce que ça vous fait?

MARGUERITE.

Comment! ce que ça me fait... (*Elles se disputent.*)

SPANIELLO.

Mesdames... de grâce... (*Les deux femmes s'évanouissent.*

VOIX DU CAPITAINE, *dans l'escalier.*

Que le tonnerre soit du guignon!

SPANIELLO, *les deux femmes sur ses bras.*

Le capitaine! qu'est-ce que je vais devenir? Mais soufflons d'abord la bougie. (*Il se dirige vers la lumière en traînant les deux femmes. Il cherche à souffler la bougie qui est sur la table de droite; n'y pouvant parvenir, les deux femmes la soufflent. Il revient, en sautillant avec son double fardeau, au milieu du théâtre.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *entrant à tâtons.*

Barbe!... quelqu'un!... de la lumière... (*Il s'avance à tâtons, les bras tendus en avant, et arrive au groupe.*) Qu'est-ce que je sens là? (*Spaniello lui dépose Sophronie sur le bras*

droit.) Qu'est-ce qui me tombe sur le bras?... (*Spaniello passe derrière lui et lui pose Marguerite sur l'autre bras*) sur les bras, veux-je dire.

SPANIELLO.

Filons!... je crois que voici la sortie. (*Il se trompe de porte et sort par la première porte, à gauche.*)

LE CAPITAINE, *criant.*

Barbe!

BARBE, *entrant avec de la lumière et courant à gauche.*

Voilà! voilà!... Le capitaine! madame et mademoiselle évanouies.*

MARGUERITE, *regardant son mari sous le nez.*

Mon mari! (*Elle retombe évanouie.*)

LE CAPITAINE, *stupéfait.*

Ma femme!

SOPHRONIE, *même jeu.*

Mon frère!

LE CAPITAINE.

Ma sœur!

BARBE, *à part.*

Voilà le bouquet!

LE CAPITAINE.

Ah çà! m'expliqueras-tu?

BARBE.

Dame! monsieur, je... (*A part. Sophronie lui fait des signes. Barbe la rassure du geste.*)

LE CAPITAINE.

A qui fais-tu des signes? (*Il tourne la tête vers Sophronie qui a refermé les yeux.*)

BARBE.

A personne, monsieur.

MARGUERITE, *bas.*

Pas un mot!...

BARBE, *haut.*

Soyez tranquille.

LE CAPITAINE, *retournant la tête.*

Hein!... à qui dis-tu : Soyez tranquille? (*Marguerite a refermé les yeux.*)

* Barbe, Marguerite, le Capitaine, Sophronie.

BARBE.

A vous, monsieur, je disais : Soyez tranquille, je vais tout dire.

LE CAPITAINE.

Parle.

BARBE.

Eh bien! monsieur, voilà : Ces dames ont eu peur parce qu'il y avait trois hommes ici.

LES DEUX FEMMES, *se levant brusquement.*

Ah! mon Dieu!

LE CAPITAINE.

Trois hommes, ici! et je n'ai pas mon vaisseau!

BARBE.

Je les ai vus.

MARGUERITE *et* SOPHRONIE.

C'est faux! nous n'avons vu personne.

BARBE, *faisant des signes.*

Mais si, vous savez bien, ces trois hommes qui cherchent...

LE CAPITAINE.

Pas de signes! Qui cherchent qui? quoi?... qu'est-ce?

BARBE.

Qui cherchent... Heu... le voleur du canard à trois becs...

MARGUERITE *et* SOPHRONIE.

Ah!... Oui... oui...

MARGUERITE.

Je me rappelle maintenant...

LE CAPITAINE.

Oui, mais tout cela ne m'explique pas comment il se fait que vous vous trouviez évanouies sur mes bras pendant que j'étais dehors.

SOPHRONIE.

Ah! nous allions vous le demander.

SÈNE XV

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE, *en dehors.*

Nous les tenons ! nous les tenons ! (*Il entre.*)

LES TROIS FEMMES, *à part.*

Dieu!

LE CAPITAINE.

Les trois hommes. Parfait ! parfait ! (*Aux femmes.*) Rentrez dans vos cabines, mesdames : vous aurez à m'expliquer les causes de vos spasmes respectifs; allez !

BARBE, *bas aux deux femmes.*

Je vais tâcher de leur donner le mot. (*Les deux femmes rentrent à droite et Barbe sort par la gauche.*)

SCÈNE XVI

LE CAPITAINE, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE.

Vous ici! Comment, vous n'êtes pas embarqué ?

LE CAPITAINE.

Eh ! mon ami, j'ai été sur le point de l'être ! Mais à peine avais-je mis le pied sur mon canot que je vis la mer qui se retirait. Vainement je voulus atteindre mon vaisseau, vainement j'encourageais mes rameurs du geste et de la voix, hélas! ils ramaient à sec et la mer se retirait toujours !

LE BOURGMESTRE.

Eh bien ! ne regrettez pas de n'avoir pu partir.

LE CAPITAINE.

Comment cela ?

LE BOURGMESTRE.

Trois hommes mystérieux se sont introduits ici aussitôt après votre départ.

LE CAPITAINE.

Trois hommes ici, je le savais... Mais pouvez-vous me dire dans quel but, vous?

LE BOURGMESTRE.

Que sais-je, moi! Il est évident qu'on ne s'introduit pas ainsi de but en blanc... sans but.

LE CAPITAINE.

Eh bien! leur but, le voici: ils cherchent l'homme qui a volé le canard à trois becs.

LE BOURGMESTRE.

Parfait! ceci coïncide avec la lettre que je viens de recevoir.

LE CAPITAINE.

Une lettre? quelle lettre?

LE BOURGMESTRE.

Une lettre du chef de la police; il m'avertit qu'un homme dont on a le plus grand intérêt à s'emparer a dû se réfugier dans cette ville sous un faux nom, et il m'enjoint de l'arrêter; or, qui avait intérêt à enlever le canard?

LE CAPITAINE.

Ah dame! je n'en sais rien.

LE BOURGMESTRE.

Le prétendant.

LE CAPITAINE.

Évidemment, il n'y a que le prétendant qui puisse avoir intérêt à...

LE BOURGMESTRE.

Or ce prétendant, quel est-il?

LE CAPITAINE.

Ah! oui, ce prétendant, qui pourrait-il bien être?

LE BOURGMESTRE.

Un grand d'Espagne.

LE CAPITAINE.

Naturellement, il n'y a qu'un grand d'Espagne qui puisse avoir intérêt à...

LE BOURGMESTRE.

Et ce grand d'Espagne quel est-il?

LE CAPITAINE.

Ah! oui, qui ça pourrait-il bien être?... Nous avons tant de grands d'Espagne.

LE BOURGMESTRE.

Le fils du duc d'Albe?

LE CAPITAINE.

Le fils du duc d'Albe! Evidemment, c'est ce que je vous disais; voilà une heure que je vous le dis. Si vous êtes sourd, il faut le dire.

LE BOURGMESTRE.

Maintenant il s'agit de l'arrêter?

LE CAPITAINE.

Certainement, et je vais de ce pas...

LE BOURGMESTRE.

Vous allez où? Pour l'arrêter, il faut d'abord le reconnaître, et pour le reconnaître, que faut-il?

LE CAPITAINE.

Il faut l'avoir vu, parbleu... ou bien encore avoir son signalement.

LE BOURGMESTRE.

Allons donc! Eh bien! ce signalement, je l'ai, moi.

LE CAPITAINE.

Comment! vous l'avez et vous me laisser barboter pendant une heure! Votre façon d'agir est stupide!

LE BOURGMESTRE.

Permettez...

LE CAPITAINE.

C'est bien, je retire le mot. Elle est inepte. Et ce signalement où est-il?

LE BOURGMESTRE.

Le voici...

LE CAPITAINE.

Lisez-le... (*Il va prendre une bougie sur la table, à droite.*)

LE BOURGMESTRE, *lisant.*

« Cheveux entre deux nuances, tirant plutôt sur la première. »

LE CAPITAINE.

Où ai-je vu ces cheveux-là? (*Il cherche.*)

LE BOURGMESTRE.

« Yeux ordinaires. »

LE CAPITAINE.

Je connais cela.

LE BOURGMESTRE.

« Bouche entre... »

LE CAPITAINE.

Entre le nez et le menton ?

LE BOURMESTRE.

« ....entre-bâillée... légèrement... »

LE CAPITAINE.

Plus j'avance dans ce signalement, plus je suis frappé de ce...

LE BOURGMESTRE.

« Nez raisonnable. »

LE CAPITAINE.

Nez raisonnable, il me semble que je connais quelqu'un...

LE BOURGMESTRE.

« Teint quelquefois pâle, d'autres fois coloré. »

LE CAPITAINE.

Quand il a la tête en bas, je suppose. Où ai-je vu cet homme ? (*Ils tournent presque dos à dos, en se parlant chacun à soi-même.*)

LE CAPITAINE.

On a, comme cela de ces têtes ; on se dit : où diable ai-je vu ?...

SOURIAUT, *sortant de gauche.*

Impossible de retrouver Madeleine ? (*Surpris.*) Le capitaine ! tiens ! à quel jeu jouent-ils donc ?

LE CAPITAINE, *en marchant, se trouve nez à nez avec lui. — Il s'arrête, le regarde avec surprise, puis avec intérêt ; puis tout à coup il frappe sur le bras du Bourgmestre, absorbé dans ses réflexions.*

Regardez ! c'est bien ça.

LE BOURGMESTRE.

Qui ?

LE CAPITAINE.

Elle est entre-bâillée...

LE BOURGMESTRE.

Qu'est-ce ? (*Souriaut fait un mouvement.*)

LE CAPITAINE, *le retenant du geste.*

Ne bougez pas... (*Au Bourgmestre.*) Voyez! elle s'entrebâille de plus en plus.

LE BOURGMESTRE.

Quoi?

LE CAPITAINE.

La bouche... Et le teint! Voyez le teint!

LE BOURGMESTRE.

Il est pâle.

LE CAPITAINE.

En ce moment, parce qu'il n'a pas la tête en bas.

LE BOURGMESTRE.

Eh quoi? vous croyez que mon clerc serait...

LE CAPITAINE, *bas.*

Vous ne le connaissez pas ; ne m'avez-vous pas dit que ce jeune homme vous était arrivé il y a un mois seulement?

LE BOURGMESTRE.

Oui, pour que je lui apprenne la diplomatie.

LE CAPITAINE, *riant.*

Ah! ah! ah! il vous en a donné une fière leçon de diplomatie.

SOURIAUT, *à part.*

Il rit? Allons, tant mieux! rions aussi.

LE BOURGMESTRE, *passant à gauche.* *

Quoi?... lui... à qui ma nièce faisait porter le panier aux provisions!... Ce serait un grand d'Espagne, le fils du duc d'Albe! (*A Souriaut.*) Oh! Monseigneur.

SOURIAUT, *à part.*

Hein? Monseigneur?...

LE CAPITAINE, *à part.*

Je me disais aussi : ce profil aristocratique... (*Haut.*) Prince! (*Il s'incline.*)

SOURIAUT, *stupéfait.*

Prince!

* Le Bourgmestre, Souriant, le Capitaine.

LE BOURGMESTRE.

Je sais tout !

LE CAPITAINE.

Nous savons tout !

SOURIAUT, *ahuri.*

Ils savent tout ?... Il n'y a que moi qui ne sais rien, alors !...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LES GARDES, SPANIELLO, PASMOTTO, CHUTENTOS, VOISINS *venant du dehors.* *

FINALE.

CHOEUR.

Les voilà ! les voilà !
Voyez donc ces trois têtes-là !

LES FEMMES.

Les voilà ! les voilà !
Comment donc les tirer de là ?

LE CAPITAINE.

Qu'ici chacun songe à se taire. (*bis*)

LES QUATRE FEMMES.

Que va-t-il faire ? (*bis.*)

LE CAPITAINE.

Parlez : chez moi que faites-vous ?

LES QUATRE FEMMES.

S'ils parlent (*bis*), c'en est fait de nous !

CHOEUR.

Parlez, parlez. (*bis*)

LES TROIS ESPAGNOLS.

Plus bas, plus bas,
Pour qu'on n'entende pas.

LE CAPITAINE.

Nous parlons haut ici ?

* Chutentos, Pasmotto, Spaniello, le Capitaine, le Bourgmestre, Marguerite, Sophronie, Barbe, Madeleine. — Derrière : Moulagauffre, Souriaut. — Chœur au fond, composé de la patrouille et des voisins.

SPANIELLO, *très-haut.*

Je suis, et mes amis aussi,
Par le gouverneur de Flandre,
Chargé de trouver et de prendre
Un homme qui doit être ici.

LE CAPITAINE *et* LE BOURGMESTRE.

Plus bas! plus bas!
Pour qu'on n'entende pas!

LES TROIS ESPAGNOLS.

Plus bas! plus bas!
Pour qu'on n'entende pas!

CHŒUR.

Eh bien! eh bien!

LES QUATRE FEMMES.

Eh bien! eh bien!

LE CAPITAINE.

Ces messieurs sont des gens très-bien.

LES QUATRE FEMMES, *à part.*

Ils n'ont rien dit, il ne sait rien.

LE CAPITAINE, *montrant Souriaut.*

Arrêtez ce gentilhomme.

SOURIAUT.

M'arrêter, moi!

LE CAPITAINE.

Oui, prince, un peu!

SOURIAUT.

Moi, prince!

LE BOURGMESTRE, *bas.*

C'est lui, c'est lui, voyez comme il pâlit!

LE CAPITAINE, *bas.*

Parbleu! parbleu!
(*Haut.*)
Dans un cachot qu'on l'emprisonne,
Une chaîne attachée aux flancs,

Et que l'on traite sa personne
Avec les égards les plus grands.
J'ai sauvé la patrie.

CHŒUR.

Il sauve la patrie.
(Moulagauffre a passé une corde au cou de Souriaut.)

LE CAPITAINE, *entraînant Souriaut par la corde.*

J'ai sauvé ma patrie
Sans vaisseau, sans marin, sans combat, sans secours.
Un seul jour remplit toute ma vie.
Quitter la mer pour toujours.
Ah! je puis maintenant...
(Il arpente le théâtre en traînant Souriaut.)

REPRISE DU CHŒUR.

(Le Capitaine hisse Souriaut sur son dos avec la corde. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une Kermesse flamande.

Le tableau de Van Ostade. — Au fond des joueurs de quilles, Au troisième plan, à droite, un arbre autour duquel on danse en rond. Un violonneux sur un tonneau, au pied de l'arbre. Table de buveurs à gauche, au premier plan. Autre table au premier plan, à droite, devant la taverne de Moulagauffre. A cette table sont : le Capitaine, le bourgmestre, Sophronie, coiffée de ses douze couronnes de rosière superposées ; debout Marguerite et Madeleine. Barbe se promène au bras de Chutentos. Au premier plan, à gauche, deux hommes se battent à terre, Spaniello les sépare. Ils sortent. Moulagauffre va et vient pour servir. Tableau animé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CAPITAINE, LE BOURGMESTRE, SPANIELLO, PASMOTTO, CHUTENTOS, MOULAGAUFFRE, MARGUERITE, SOPHRONIE, BARBE, MADELEINE. *Spaniello va inviter respectueusement Marguerite pour la danse. — Pasmotto invite Madeleine. — Signes d'adhésion du Capitaine. — Sophronie lance un regard furieux à Spaniello. — Les deux couples se mêlent à la foule.)* *

CHŒUR.

C'est aujourd'hui fête,
Buvons à loisir.
Chantons à tue-tête,
Vive le plaisir !

CHŒUR D'HOMMES.

Non, rien au monde
Ne vaut la bière blonde,
Et des Flamands
Elle charme tous les moments.

* Buveurs, le Capitaine, le Bourgmestre, Sophronie, Madeleine.

CHŒUR DE FEMMES.

Cette kermesse
Vraiment tient sa promesse,
N'arrêtons pas,
Nos gais ébats.

REFRAIN.

C'est aujourd'hui fête, etc.
(*Suspension de la danse.*)

LE CAPITAINE.

C'est moi qui paye et qui régale,
Amusez-vous, tas de manants,
Je veux vous mettre à fond de cale,
Ainsi buvez, tas de croquants.

SPANIELLO, *quittant Marguerite, prenant un gobelet sur la table de gauche et s'avançant vers le Capitaine.*

Je fais la motion soudaine
De boire ici de nouveaux brocs
A la santé du capitaine,
Et de fêter ce grand héros.

LE CAPITAINE, *se levant, avec modestie.*

Oh! oh! oh! héros! héros!
Je suis un bon marin, sans doute,
Mais,
(*Changeant de ton.*)
Allez y! je vous écoute.
(*Il se rassied.*)

LE CHŒUR.

Ce grand héros, le capitaine,
Chantons-le tous à perdre haleine.

LE BOURGMESTRE, *se levant et passant au milieu.*

Toujours prêt à s'embarquer,
Pour quelque course lointaine,
Il a, c'est à remarquer,
Bien du flair, le capitaine.
Combien de gens ici-bas
S'embarquent à la légère,
Mais lui ne s'embarque pas
(*Protestation du Capitaine.*)
Dans une mauvaise affaire
Il ne s'embarque pas.

LE CHŒUR.

Mais lui ne s'embarque pas, etc.
(*Danse sur le refrain.*)

LE CAPITAINE, *se levant et passant près du Bourgmestre.*

II

Quand il s'agit de partir,
Je tonne comme la foudre,
Rien ne peut me retenir,
Et je pars comme la poudre;
Combien de gens à fracas
S'embarquent par coup de tête!
Moi je ne m'embarque pas
Sans biscuit; non, pas si bête,
Je ne m'embarque pas.

CHŒUR.

Mais lui ne s'embarque pas, etc.
(*Reprise de la danse sur le refrain.*)

LE CAPITAINE.

Tous à souper je vous invite,
Holà! quelqu'un! Eh! tavernier!
(*Moulagauffre s'approche.*)
Cent couverts pour ce soir; fais vite!
Égorge tout ton poulailler.

REPRISE DU PREMIER CHŒUR.

C'est aujourd'hui fête, etc.

(*Fin de la danse et sortie peu à peu des danseurs et des buveurs, pendant ce qui suit.*)

LE BOURGMESTRE, *bas.*

Beau-frère, il faut que je vous parle.

LE CAPITAINE.

A moi? (*Ils s'éloignent un peu et causent bas.*)

SPANIELLO.*

Je vous le jure, belle Joséphine, je répondais par quelque galanterie banale à l'aveu inattendu de la haute demoiselle Sophronie, qui m'avait surpris à l'improviste, (*avec fatuité*) surpris, mais non étonné.

* Spaniello, Marguerite (un peu au fond, le Bourgmestre, le Capitaine), Sophronie, Moulagauffre.

MARGUERITE, *à part.*

Oh! le monstre, comme il me domine! (*Ils remontent la scène.*

SOPHRONIE, *à part, regardant Spaniello qui courtise Marguerite.*

Allons! il s'est joué de ma candeur!... oh! mais la colombe devient tigresse!

MOULAGAUFFRE, *la regardant.*

Cette femme doit avoir des peines de cœur. Ah! je la plains! j'ai tant souffert! (*Il la regarde d'un air tendre et sort au deuxième plan de droite.*)

LE CAPITAINE, *revenant avec le Bourgmestre.*

Eh bien! quoi, j'ai avisé le gouvernement de notre importante capture, je le sais, après?

LE BOURGMESTRE.

Après, après... le messager va revenir d'un instant à l'autre, or...

LE CAPITAINE, *passant.* *

Ah bah! à plus tard, la politique!

SOPHRONIE, *bas.*

Mon frère, il faut que je vous parle.

LE CAPITAINE.

Quoi encore?

SOPHRONIE, *bas.*

Ces trois hommes vous mystifient.

LE CAPITAINE.

Ils me... (*Appelant le Bourgmestre.*) Pstt!... (*Bas.*) Ces trois hommes vous mystifient! (*A Sophronie.*) Comment cela?

SOPHRONIE.

Ils sont Espagnols!

LE BOURGMESTRE, *qui a réfléchi.*

Je ne saisis pas bien...

LE CAPITAINE, *avec ironie.*

Vous ne saisissez pas?... Ce sont des Espagnols. (*Bas à Sophronie.*) Qu'est-ce que ça fait?

SOPHRONIE.

Cela fait qu'ils ne peuvent arrêter un prétendant espagnol.

LE CAPITAINE.

Ah!... (*Au Bourgmestre.*) Vous ne comprenez pas?

* Le Bourgmestre, le Capitaine, Sophronie.

LE BOURGMESTRE.

Pas trop ! (*Sophronie retourne à sa place. — Ici Marguerite, Madeleine et Barbe entrent dans la taverne ; les trois Espagnols les conduisent jusqu'à la porte ; puis ils disparaissent un moment par le fond, à gauche.*)

LE CAPITAINE

Pauvre nature !... Mais puisqu'ils sont Espagnols, ils ne peuvent être chargés d'arrêter un prétendant espagnol... J'ai découvert cela, moi !

LE BOURGMESTRE, *furieux.*

Mille millions de milliards de caronnades !... Le feu !... le fer !...

BARBE, *accourant.**

Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

LE CAPITAINE.

Chut ! pas de violence... c'est ici qu'il faut user de diplomatie... et je vais vous montrer ce que c'est qu'uu diplomate, moi. Surtout que personne n'entende ce que je vais vous dire. (*Il mène le Bourgmestre dans le coin à gauche, sans remarquer Barbe, qui est tout près d'eux. — Rentrée des trois Espagnols. Bas.*) Retenez ces trois hommes et interrogez-les... habilement.

BARBE, *à part.*

Oh ! prévenons-les bien vite. (*Elle va leur parler au fond.*)

LE CAPITAINE.

Quand je dis habilement, je ne vous demande pas l'impossible.

LE BOURGMESTRE.

Ah ! permettez...

LE CAPITAINE.

Soit, je rectifie mon expression... je vous demande l'impossible... Moi, pendant ce temps, je vais faire amener le prisonnier, je le sonderai de mon côté ; après quoi, nous procéderons à la confrontation...

LE BOURGMESTRE.

Parfait !

BARBE, *aux Espagnols.*

— Ainsi, vous voilà prévenus, méfiez-vous. (*A ce moment les trois Espagnols vont pour sortir.*)

* Barbe, le Bourgmestre, le Capitaine, Sophronie.

LE BOURGMESTRE, *les retenant du geste.*

Restez ! j'ai à vous parler. (*Le Capitaine cause bas avec le Bourgmestre.*)

PASMOTTO.

Nous voilà bien...

CHUTENTOS *et* SPANIELLO.

Que faire? (*Le Capitaine sort en échangeant des signes mystérieux avec le Bourgmestre.*)

SOPHRONIE, *à part.*

Oh! je me vengerai !...

SPANIELLO.

La demoiselle aux couronnes! Oh! elle les a toutes. (*Saluant.*) Madame...

SOPHRONIE, *passant devant Spaniello.*

Le pourrai-je?... il est si beau, cet être-là! (*Elle entre dans la taverne.*)

SCÈNE II

LE BOURGMESTRE, SPANIELLO, CHUTENTOS, PASMOTTO.*

LE BOURGMESTRE, *solennel.*

Messieurs, je vais droit au but; beaucoup à ma place pourraient, par quelques phrases très-habiles (et je suis de ceux qui, dans des circonstances difficiles, c'est-à-dire en face de...) Je sais que vous pourrez me répondre ça, ça, ça, ça et ça... ne le tentez pas; ce serait vous créer une... situation, qui... c'est pourquoi j'ai préféré vous dire les choses rapidement, simplement et clairement...

SPANIELLO.

Monsieur le Bourgmestre...

LE BOURGMESTRE.

Vous ne savez que répondre?... (*Aux autres.*) Ni vous non plus?...

PASMOTTO.

J'avoue que je serais assez embarrassé...

CHUTENTOS.

Moi aussi...

LE BOURGMESTRE, *triomphant.*

J'en étais bien sûr; donc (*à part*) enferrons-les! (*Haut.*) Puisque vous avouez que vous n'êtes pas ce que vous avez

* Chutentos, Pasmotto, Spaniello, le Bourgmestre.

dit être, (*à part*) je les enferre, (*haut*) car vous l'avez avoué...

SPANIELLO.

Eh bien ! oui... nous vous avons trompé.

LE BOURGMESTRE, *à part.*

Il est tombé dans le piége ! (*Haut.*) Alors, il ne vous reste plus qu'à m'apprendre qui vous êtes... et n'espérez pas me tromper.

SPANIELLO.

Monsieur le Bourgmestre, votre perspicacité...

LE BOURGMESTRE.

Vous la connaissez maintenant; parlez donc, je vous écoute.

SPANIELLO, *tout d'une haleine.*

Nous sommes trois savants à la recherche d'une éclipse de lune, volée à l'observatoire de Séringapatan par le serrurier du gouvernement ennemi, caché sous les habits d'un timbalier du désert, chargé du contrôle des nourrices préposées à l'élevage des vélocipèdes du roi de Siam.

LE BOURGMESTRE, *ahuri.*

Hein ! qu'est-ce que vous dites ?

PASMOTTO *passe à la gauche du Bourgmestre, et les trois Espagnols reprennent ensemble :*

Nous sommes trois savants à la recherche...

LE BOURGMESTRE.

Assez ! assez ! j'ai entendu ! je n'ai pas compris, mais j'ai entendu.

SPANIELLO.

Vous n'avez pas compris ? Eh bien ! vous allez comprendre :

AIR :

Du prince, sitôt le signal
Partis tous les trois à cheval,

(*Geste d'enfourcher un cheval et mouvement d'un cavalier qui trotte en tenant la bride.*)

Sur un cerf-volant électrique,
Nous avons franchi le tropique
En traversant le Portugal,
Laissant à gauche Bougival.

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, *chevauchant.*

En traversant, etc.

SPANIELLO.

Faits prisonniers dans la Finlande
Par un bourgmestre de Hollande,
Comme faisant la contrebande,
Le perruquier du grand Lama
Nous déposa près de Lima,
Sur les glaces de la Néva.

ENSEMBLE.

TOUS TROIS.

Nous déposa, etc.

SPANIELLO, *arrêtant son mouvement de cavalier.*

Est-il rien de plus lamentable
Que ce voyage effroyable !
Ce n'est pas tout,
Il n'est pas au bout!
Car, tombés dans une autre embûche,
Tous trois ayant la coqueluche,
(*Geste d'enfourcher un cheval et reprise du mouvement.*)
Nous filâmes sur une autruche,
Traversant les mers et les bois,
Et n'ayant, pour vivre six mois,
Qu'un simple hareng pour nous trois.

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, *chevauchant.*

Et n'ayant pour vivre, etc.

SPANIELLO.

Nous vîmes l'Arabie Heureuse,
Près de la Tamise brumeuse,
Naple et la Champagne pouilleuse,
Tulipatan, Topinambou,
Le royaume de Tombouctou,
Entre Charenton et Chatou.

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, *même jeu.*

Le royaume, etc.

SPANIELLO, *s'arrêtant ainsi que les autres.*

Est-il rien de plus lamentable
Que ce voyage effroyable,
(*Ils se courbent tous très-bas, y compris le Bourgmestre.*)
C'est presque tout,
Nous touchons au bout.

(*Très-brusquement. Frayeur du Bourgmestre. Ici le mouvement de cavalier va crescendo et entraîne le Bourgmestre qui l'exécute aussi.*)

Bref atteignant le but final,
Toujours tous les trois à cheval,
Sur un cerf-volant électrique,

Nous avons traversé l'Afrique,
Astrakan, Nanterre, Poissy,
Et sommes débarqués ici.

TOUS TROIS.

Et c'est ainsi que nous voici.
Là s'arrête notre récit!
Et notre voyage aussi,
La vérité, la voici.

(*Le Bourgmestre, lancé, continue tout seul à chevaucher.*)

LES TROIS ESPAGNOLS, *cherchant à l'arrêter.*

Oh! oh! oh! là!

SPANIELLO.

Nous sommes arrivés... (*Pasmotto repasse à gauche.*)*

LE BOURGMESTRE.

Ah! tant mieux. (*A part.*) Ces hommes ont dû bien souffrir! Cependant leur récit contient quelques contradictions qui lui ôtent de sa vraisemblance.

CHUTENTOS, *bas à ses amis.*

Je crois qu'il n'a pas avalé cela.

PASMOTTO, *riant.*

Il est bien difficile à tromper, alors.

LE BOURGMESTRE.

Messieurs, vos explications m'ont satisfait, je ne vous retiens plus.

SPANIELLO, *bas à ses amis.*

Vous voyez bien. (*Saluant.*) Monsieur le Bourgmestre! (*Ils entrent dans la maison en sautillant à la file, sur la reprise de l'air précédent; le Bourgmestre les suit en exécutant le même mouvement.*)

SCÈNE III

LE CAPITAINE, LE BOURGMESTRE, *puis* SOURIAUT.

LE CAPITAINE, *l'imitant.*

Singulière façon d'interroger les prisonniers. (*Haut.*) Eh bien? **

LE BOURGMESTRE.

Eh bien! je les ai interrogés.

LE CAPITAINE.

Et que sort-il de ces interrogatoires?

LE BOURGMESTRE.

Voilà!... d'abord!... (*Chantant en sautant et passant ainsi à droite.*) Du prince sitôt le signal. (*Entre par le fond à droite Souriaut, conduit par des Gardes.*)

* Chutentos, Pasmotto, Spaniello, le Bourgmestre.
** Le Capitaine, le Bourgmestre.

LE CAPITAINE, *tâtant le pouls au Bourgmestre.*

Il faut faire soigner cela; silence! voici le prisonnier.

SOURIAUT.

Je vous assure, bons gardes, qu'on me prend pour ce que je ne suis pas; je vais vous dire : Je suppose que c'est ma famille qui veut me faire reconduire dans mon pays, parce que...

LE CAPITAINE.

Prince, ces gens-là ne vous comprendraient pas... (*Au Bourgmestre.*) Laissez-nous!

LE BOURGMESTRE.

Je vais voir si notre émissaire est de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LE CAPITAINE, SOURIAUT.

LE CAPITAINE, *à part.*

Voilà donc ce prince auquel ma fille a fait porter le panier aux provisions... Ce doit être un homme très-fort, je ne dis pas pour porter le panier, mais ce doit être un profond politique. La situation est épineuse et exige une excessive habileté. (*Aux Gardes.*) Sortez, sans vous éloigner, cependant. (*Ils sortent.*)

SOURIAUT.

Monsieur le capitaine, je vas vous dire la chose.

LE CAPITAINE, *avec une importance respectueuse.*

Chut! chut! chut! daignez attendre que j'aie l'honneur de vous interroger, Altesse.

SOURIAUT.

Encore Altesse?

LE CAPITAINE, *souriant.*

Je sais tout!... D'abord, ce nom vulgaire de Souriaut n'est pas le vôtre?

SOURIAUT.

C'est vrai; j'ai été forcé de le cacher pour échapper à un mariage que l'on voulait me faire contracter malgré moi.

LE CAPITAINE, *à part.*

Un mariage politique. (*Haut.*) Oui, je connais ce genre d'union; l'amour y est généralement étranger.

SOURIAUT.

Comment!... mais c'est-à-dire, monsieur le capitaine, que ce mariage-là, je l'avais en horreur.

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous? il y a des nécessités impérieuses!... un avenir est souvent engagé...

SOURIAUT.

J'y ai renoncé, et encouragé par quelques amis...

LE CAPITAINE, *à part.*

Les 40,000 hommes qui sont dans la cale.

SOURIAUT.

Je suis venu ici pour tenter seul la fortune.

LE CAPITAINE, *à part.*

Seul! ainsi le roi Philippe II n'y est pour rien... (*Se frappant le front.*) Tout cela s'élucide! (*Haut.*) Et, maintenant, prince, oserai-je solliciter mon pardon?

SOURIAUT.

Votre pardon?

LE CAPITAINE.

Oui, pour le panier aux provisions que ma fille...

SOURIAUT.

Oh! j'étais si heureux de l'accompagner, votre charmante fille! je l'adore, monsieur le capitaine, et, si j'osais...

LE CAPITAINE, *avec joie.*

Osez, prince, osez!

SOURIAUT.

Si j'osais vous demander sa main...

LE CAPITAINE.

Sa main!... la main de ma fille!..

SOURIAUT, *passant à gauche.*

Est-ce que vous me la refuseriez?...

LE CAPITAINE, *à part.*

Ma fille deviendrait princesse espagnole, et qui sait? si le complot réunissait, elle serait peut-être un jour reine des Flandres, et moi je serais reine-père!

SOURIAUT.

Eh bien!

LE CAPITAINE.

Eh bien! mais je vous l'accorde avec bonheur.

SOURIAUT, *avec joie.*

Oh! monsieur le capitaine...

LE CAPITAINE, *mystérieusement.*

Et maintenant... je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez compter sur moi... l'honneur avant tout... je suis homme, j'ai une conscience... je trahis, je passe dans votre camp, parce que, voyez-vous, entre nous... le

gouvernement des archiducs... mauvaise affaire... le pays appelle de tous ses vœux le retour du duc d'Albe... ah! de tous ses vœux... vous comprenez!... je me mets sans hésiter de votre bord, à vous mon bras, à vous mon cœur, à vous mon vaisseau, à vous... (*Entre Sophronie par la droite.*) Silence, devant ma sœur!...

SOURIAUT, *ahuri.*

Dieu que c'est ambigu tout ce qu'il me dit là!

LE CAPITAINE, *bas.*

Dès ce soir, vos 40,000 hommes pourront débarquer.

SOURIAUT, *à part.*

Mes 40,000 hommes?

LE CAPITAINE, *allant à Sophronie.*

Ah! ma sœur! de graves événements se préparent, chut! (*A Souriaut, bas.*) Prince, rejoignez les hommes préposés à votre garde; mais bientôt vous serez libre.

SOURIAUT.

Ah! tant mieux, je suis bien content! Eh! les hommes préposés à ma garde, me voilà! me voilà! (*Il sort.*)

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est singulier comme un homme supérieur peut avoir l'air d'un idiot!

SCÈNE V

LE CAPITAINE, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Ah çà! de quels événements parlez-vous? Est-ce que ces hommes?...

LE CAPITAINE, *mystérieusement.*

Ces hommes!... Ah! vous avez entendu ce que nous avons dit! Alors, le secret le plus sévère, ce soir même le coup sera exécuté.

SOPHRONIE.

Quel coup?

LE CAPITAINE.

Un chef-d'œuvre de diplomatie. (*Riant.*) Eh! eh! pour quelqu'un qui n'en fait pas son métier... mais il n'y avait pas d'autre voie; c'était le seul moyen d'assurer à tous la paix et l'indépendance.

SOPHRONIE.

Qu'est-ce que vous me chantez là?

LE CAPITAINE.

Il est clair que le prétendant, en face de l'union vir-

tuelle... sera... lié par... le droit international... qui forme la loi des... intérêts établis... et que... par suite... ma fille devenant reine de Flandre... moi, père de Flandre...

SOPHRONIE, *abasourdie.*

Hein!

LE CAPITAINE.

Et vous, infante...

SOPHRONIE.

Et moi, infante.

LE CAPITAINE.

Nous aurons cette juste pondération dont mon beau-frère me parlait hier. Qu'en dites-vous?

SOPHRONIE, *à part.*

Mon Dieu! serait-il devenu fou?

LE CAPITAINE.

Pas un mot de tout cela; que ma fille, que ma femme elles-mêmes ignorent...

SOPHRONIE.

Votre... alors... vous avez découvert cette passion?

LE CAPITAINE.

Ah! oui... oui... je découvre tout, moi, d'autant plus qu'il me l'a avoué... Je n'ai pas besoin de vous dire, ma sœur, de quelle joie cet aveu m'a rempli.

SOPHRONIE.

De quelle joie?...

LE CAPITAINE.

Surtout lorsqu'il m'a supplié de la lui accorder...

SOPHRONIE.

Comment! il a osé?...

LE CAPITAINE.

Certainement, et je me suis empressé de la lui donner...

SOPHRONIE, *bondissant.*

Vous lui avez donné votre femme?

LE CAPITAINE.

Non, ma fille. Oui, je lui ai donné ma...

SOPHRONIE.

Ah! vous parlez de l'autre?

LE CAPITAINE.

De quel autre?

SOPHRONIE.

De l'autre homme?

LE CAPITAINE.

Lequel? ils sont 40,000?

SOPHRONIE.

Trois.

LE CAPITAINE.

Trois mille?

SOPHRONIE.

Trois hommes! Ces trois Espagnols, dont je vous ai parlé il y a une heure, dont l'un vous a demandé la main de Madeleine...

LE CAPITAINE.

C'est le prince qui m'a demandé sa main.

SOPHRONIE.

Le prince! quel prince? Il s'agit de celui qui veut vous enlever votre femme; ce Spaniello.

LE CAPITAINE, *abasourdi.*

Hein! que voulez-vous dire?

SOPHRONIE.

Je veux dire que ces trois étrangers sont trois coureurs d'aventures, et rien de plus, qui en veulent, l'un à votre servante, l'autre à votre fille, le troisième à votre... (*Elle écarte deux doigts.*)

LE CAPITAINE.

Tonnerre! que m'apprenez-vous là? Les misérables!...

SCÈNE VI

LE CAPITAINE, SOPHRONIE, MARGUERITE, BARBE, MADELEINE, *sortant de la maison.*

MADELEINE, *à Barbe.*

Mais pourquoi ces airs de mystère?

MARGUERITE.

Qu'y-a-t-il?

BARBE.

Ah! monsieur qui est là!

LE CAPITAINE.

Les voilà! (*A Sophronie.*) Laissez-nous!

SOPHRONIE, *sortant; à part.*

Cette fois, je vais donc être vengée!

LE CAPITAINE, *à Madeleine.*

Approche ici, petite dissimulée... (*A Barbe.*) Et toi aussi, coquine... (*A Marguerite.*) Et vous aussi, madame... Non!.. loin d'elles... vous vous feriez des signes...

BARBE. *

Mon Dieu, monsieur le capitaine...

* Madeleine, Barbe, le Capitaine, Marguerite, assise à la table.

MADELEINE.

Mon père, qu'avez-vous donc?...

LE CAPITAINE.

Pas un mot!... et ne cherchez pas à me tromper... car vous n'y réussiriez pas!... on ne me trompe pas!... (*A Barbe.*) Réponds!

BARBE.

Que je réponde?...

LE CAPITAINE.

Réponds, te dis-je!...

BARBE.

A quoi?

LE CAPITAINE.

C'est inutile, je sais tout... ne me dis pas non, (*à Madelaine*) ni toi non plus... (*A Marguerite.*) Ni vous non plus, madame!...

MADELEINE.

Je ne dis rien, mon père...

BARBE.

Mais nous ne disons rien...

LE CAPITAINE.

Ainsi donc, vous profitez de mon absence pour recevoir des galants... dans ma propre maison?...

BARBE.

Monsieur le capitaine, ce sont des jeunes gens très-honnêtes.

MADELEINE.

Oh! oui, mon père, des jeunes gens très-bien...

BARBE.

C'est pour le bon motif.

LE CAPITAINE.

Je le connais ce bon motif. (*A part.*) Il m'a servi assez longtemps! (*Haut.*) Sortez!... (*Elles se dirigent vers la maison.*) Non... non... pas par là... pour aller les retrouver, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Mais, mon père, je ne vous comprends pas.

BARBE.

Nous ne vous comprenons pas.

LE CAPITAINE.

Je me comprends, moi... suffit!... Sortez par ici!...

BARBE.

Voilà, m'sieu!... Venez, mademoiselle. (*Elles sortent par le fond, à gauche.*)

SCÈNE VII

LE CAPITAINE, MARGUERITE.

LE CAPITAINE.

Eh bien! madame, vous voyez que je sais tout.

MARGUERITE.

Oui, mon ami, je le vois.

LE CAPITAINE.

Tremblez, madame...

MARGUERITE.

Je veux bien, mon ami, si ça peut vous faire plaisir. (*Tremblant.*) Brrr! Est-ce bien?

LE CAPITAINE.

Trêve de railleries, madame.

DUO.

I

LE CAPITAINE.

Vous êtes belle,
Je suis jaloux,
Soyez fidèle
A votre époux.
Eh bien! madame,
Dans ma maison,
Je sais qu'on trame
La trahison.
Un gentilhomme,
Un hidalgo,
Je vous le nomme,
Don Spaniello,
La chose est claire,
Ce séducteur,
Voudrait me faire...

MARGUERITE.

Quoi donc, seigneur?
(*Le coucou d'une horloge chante.*)

LE CAPITAINE.

Tiens, cette horloge
Répond, ma foi,

MARGUERITE, *passant à droite et écoutant.*

Quoi! cette horloge...

ENSEMBLE.

Répond, ma foi.

LE CAPITAINE.

Qui l'interroge?

MARGUERITE.

Qui l'interroge?

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas moi.

MARGUERITE.

Ce n'est pas moi.

II

MARGUERITE.

Ce beau jeune homme,
Cet hidalgo,
Ce gentilhomme,
Don Spaniello,
Oui, de son âme
M'a dit l'ardeur,
Et quelle flamme
Brûle son cœur.
Vos airs farouches
N'ont rien de tel;
On prend les mouches
Avec du miel;
Sachez qu'un maître,
S'il est butor,
Mérite d'être...

LE CAPITAINE.

Quoi donc, encor?
(Chant du coucou.)

REFRAIN.

LE CAPITAINE.

Tiens, cette horloge, etc.

MARGUERITE.

Si ce jeune homme a bonne mine,
Montrez un visage meilleur,
D'ailleurs, du geste il me domine,
(Elle fait les gestes magnétiques.)
Et je subis son regard fascinateur!

LE CAPITAINE, *la regardant amoureusement.*

Eh bien, moi, quand je vous regarde?

MARGUERITE, *riant.*

Vous! vous ne me fascinez pas,

LE CAPITAINE *tourne autour d'elle et passe à droite, en cherchant à la fasciner du regard et des gestes.*

D'un regard brûlant je vous darde,

MARGUERITE.

Faites-le plus doux, en ce cas.

LE CAPITAINE.

Est-ce ainsi qu'il faut que je fasse?

MARGUERITE.

Que faites-vous?

LE CAPITAINE, *lui envoyant du fluide.*
Je vous séduis.
MARGUERITE, *riant aux éclats.*
Mais vous louchez! quelle grimace!
LE CAPITAINE.
Allez au diable!
MARGUERITE.
Mais, j'y suis!

ENSEMBLE.

MARGUERITE.
Ah! ah! je ris de tout mon cœur } *bis.*
De son œil fascinateur.
S'il ne veut être
Bon et doux,
Plus de maître, } *bis.*
Plus d'époux.
LE CAPITAINE.
Eh quoi! ne pouvoir, ô fureur! } *bis.*
Avoir son œil fascinateur,
Je veux être,
Entre nous,
Juge et maître. } *bis.*
Filez doux.
(*Marguerite sort par la gauche en riant, il la suit furieux.*)

SCÈNE VIII

SPANIELLO, PASMOTTO, CHUTENTOS *sortent de la maison, puis* MOULAGAUFFRE.

SPANIELLO.
Elles ne sont pas là?

PASMOTTO.
Pourquoi Barbe les a-t-elles emmenées d'un air de mystère?

CHUTENTOS.
Oh! le torchon brûle, j'en ai peur.

MOULAGAUFFRE, *entrant par la droite, épouvanté et cachant quelque chose sous son tablier.*
Ah! messieurs!

TOUS.
Qu'est-ce donc?

MOULAGAUFFRE *.

Figurez-vous que... ah! mon Dieu! (*Avec égarement.*) Je suis perdu!... il y a la peine de mort... je vais m'évanouir!... (*Il fléchit.*)

PASMOTTO.

Est-ce qu'il est fou ?

MOULAGAUFFRE.

Je suis innocent... innocent comme l'oiseau qui sort du sein de sa mère.

CHUTENTOS.

Mais, qu'est-ce qui vous arrive ?

SPANIELLO.

Parlez, tavernier, parlez ?...

MOULAGAUFFRE.

Voilà la chose : Vous savez bien... le capitaine m'a dit d'égorger ma basse-cour ?

PASMOTTO.

Hé bien !

MOULAGAUFFRE.

Vous savez bien, le canard à trois becs ?

SPANIELLO.

Oui, après ?

MOULAGAUFFRE.

Il s'était envolé, comme vous savez... Alors... il faut croire qu'il aura passé au-dessus d'ici... et c'te bête, voyant des petits camarades dans ma basse-cour, il y sera descendu pour avoir une société.

TOUS, *surpris.*

Ah !

MOULAGAUFFRE.

Si bien, que je commence mon massacre; tout à coup, en étranglant un canard, j'entends qu'il crie comme s'il y en avait trois : couin!... couin!... couin!... Je le regarde... il me regarde... nous nous regardons... Ah! messieurs, jugez de mon épouvante! c'était le canard à trois becs; il vit encore d'un bec, le voilà... Je suis perdu...

SPANIELLO.

Faites voir ce phénomène!... (*Il le prend.*) Oh! c'est très-curieux! Voyez donc! (*Il passe et ils regardent l'oiseau.*)**

* Pasmotto, Chutentos, Moulagauffre. Spaniello.

** Pasmotto, Chuchentos, Spaniello, Moulagauffre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE CAPITAINE *et* SOURIAUT.

LE CAPITAINE.

Venez, prince!

MOULAGAUFRE.

Le capitaine ! sauvons-nous ! (*Il se sauve.*)

LE CAPITAINE. *

Vous allez m'aider à les confondre... Les voici justement. (*A part.*) Ils sont trois, je ne suis qu'un, ayons le calme qui convient à leur force.

SPANIELLO, *à part.*

Il me laisse son canard ! (*Il le cache vivement sous ses habits en voyant s'approcher le Capitaine.*)

LE CAPITAINE, *haut.*

Messieurs, vous êtes mes prisonniers.

TOUS LES TROIS.

Hein !

SOURIAUT, *à part.*

Eux aussi ! ah çà ! on arrête donc tout le monde ?

SPANIELLO.

Mais, veuillez nous dire...

LE CAPITAINE.

Vous saurez bientôt ce dont vous êtes accusés; quant à présent, je dois procéder, avant votre incarcération, à une petite formalité d'usage...

QUATUOR.

Avez-vous quelque arme illicite?
Allons, répondez sans retard.

SPANIELLO.

Nous n'avons rien.

LE CAPITAINE.

Une visite
Va prouver ça...

* Chutentos, Pasmotto, Spaniello, le Capitaine, Souriaut.

SPANIELLO, *à part avec effroi.*
J'ai le canard!

LE CAPITAINE.
Pour être fouillé qu'on s'approche.
(*A Spaniello.*
Vous d'abord...

SPANIELLO, *à part.*
Cristi! me voilà bien
Avec l'oiseau dans ma poche.
(*Bas à Pasmotto en lui passant le canard par derrière.*)
Prends vite!

LE CAPITAINE.
Allons!

SPANIELLO.
Soit, je n'ai rien.
(*Passant à droite en sautillant.*)
Le canard l'a bien passée,
Tire, lire, lire, lon fa.

LE CAPITAINE, *à Souriaut qui a gagné un peu la gauche.*
Voilà vraiment une singulière pensée
Qui soudain lui vient là!
(*Il fouille Spaniello.*)

PASMOTTO, *à part.*
Quoi! le canard qu'il m'apporte,
Sapristi, c'est un peu fort,
Que le grand diable l'emporte!
Aie! animal, il me mord.

(*Cri.*) Ah! ah!
(*Au Capitaine qui tourne la tête.*)
Ce n'est rien, c'est une crampe.
(*Bas à Chutentos, comme ci-dessus.*)
Pas un mot, et vite... prends,
Veille à ce qu'il ne décampe.

LE CAPITAINE, *à Pasmotto.*
Approchez-vous, jeune homme, allons, je vous attends.

PASMOTTO, *passant à droite en sautillant.*
Le canard l'a bien passée,
Tire, lire, lire, lon fa...

ENSEMBLE, *avec Spaniello.*
Le canard, etc.

LE CAPITAINE, *à Souriaut.*

Qu'est cela ? quelle idée en eux est poussée
De chanter encor ce refrain-là ?
(Il fouille Pasmotto.)

CHUTENTOS, *à part.*

C'est du canard qu'il me dote,
Le tour est original,
Aïe ! il me mord, il gigote,
Mais tiens-toi donc, animal !
(Criant.) Ah !
(Au Capitaine.)
Ce n'est qu'un cor qui m'élance.
(Bas à Souriaut qui est arrivé près de lui.)
Prenez bien vite, cachez,
Et surtout faites silence.

LE CAPITAINE.

A vous, troisième, approchez.

CHUTENTOS, *même jeu que ci-dessus.*

Le canard l'a bien passée, }
Tire, lire, lire, lon fa ! } *bis* à trois.

(Reprise en dansant; le Capitaine les imite par entraînement.)

SOURIAUT, *regardant à la dérobée ce que Chutentos lui a passé.*

Tiens !... un canard ! *(avec épouvante)* trois becs !... c'est le canard à trois becs ! .. je suis perdu !...

SCÈNE X

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE, *puis* MARGUERITE, BARBE, SOPHRONIE *et* MADELEINE.

LE BOURGMESTRE.

Pas encore de réponse du gouvernement... Eh bien ! et ces trois hommes ?

LE CAPITAINE.

Ces trois hommes ! double ganache !

LE BOURGMESTRE.

Permettez !

LE CAPITAINE.

Je retire le mot : triple ganache ! Ces hommes mysté-

rieux, savez-vous ce que c'est? trois coureurs d'aventures galantes.

LE BOURGMESTRE.

Comment?

LE CAPITAINE.

Vous allez en avoir la preuve. (*Appelant au dehors.*) Approchez ici, toutes.

SOURIAUT, *à part.*

Oh! quelle idée! (*Il met le canard dans la poche du Capitaine. Entrent Marguerite, Barbe, Sophronie et Madeleine.*)

LE CAPITAINE, *montrant le Bourgmestre.*

Dites à cet habile diplomate ce que sont ces trois hommes?

BARBE.

Eh! mon Dieu, m'sieu, c'est bien simple, monsieur m'épouse. (*A Chutentos.*) N'est-ce pas? (*Elle va à lui.*)

CHUTENTOS.

Dès que j'aurai le consentement de ma famille. (*A part.*) Je suis orphelin.

LE CAPITAINE, *criant.*

Eh! il ne s'agit pas de lui! mais de celui-ci... C'est un duel à mort entre nous.

SOPHRONIE.

Ciel!

SPANIELLO, *allant au capitaine.**

Permettez, Capitaine... je...

MARGUERITE.

Mais pourquoi? Monsieur aime ma belle-sœur Sophronie qui l'adore!

SOPHRONIE, *émue.*

Grand Dieu!

LE CAPITAINE, *à Sophronie.*

Mais qu'est-ce que vous me chantiez donc?

SOPHRONIE.

J'ignorais alors... j'avais cru...

MARGUERITE, *bas à Spaniello.*

Je vous sauve!

SPANIELLO.

Merci! (*A part.*) Je me sauverai bien mieux tout à l'heure.

* Madeleine, Sophronie, Marguerite, le Capitaine, Spaniello, le Bourgmestre, Chutentos, Barbe, Pasmotto.

PASMOTTO, *s'avançant.*

Quant à moi, capitaine, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Madeleine.

LE CAPITAINE.

Vous! (*Riant.*) Ah! ah! ah! j'ai mieux que cela, mon cher!... je l'ai accordée à ce jeune prince espagnol.

LE BOURGMESTRE.

Une allance avec un ennemi!

SOURIAUT.

Moi! mais je ne suis ni prince ni Espagnol; je suis Hollandais, je...

MOULAGAUFFRE, *accourant, un pli à la main.* (*Entrée du chœur.*)

Monsieur le capitaine, une dépêche pour vous.

LE BOURGMESTRE, *à Souriaut.*

Celle du gouverneur. Nous allons savoir ce que vous êtes, ce document va nous l'apprendre. (*A part.*) Nous allons être criblés d'honneurs et de récompenses.

LE CAPITAINE, *lisant.*

« Le chef de la police aime mieux croire à une mystification dont les sieurs Van Bonnronch et Van Ostebal ont été dupes qu'à un ramollissement regrettable de ces deux fonctionnaires. » (*S'interrompant.*) Hein!

LE BOURGMESTRE.

Il y a de ça.

LE CAPITAINE, *lisant.*

« L'individu signalé aux autorités est un jeune homme nommé Tramptonpif, que sa famille fait rechercher. »

SOURIAUT, *allant au Capitaine.*

Là!... quand je vous le disais! Tramptonpif, c'est moi...

LE CAPITAINE.

Et j'aurais fait de ma fille une Tramptonpif!... paf!... (*Il lui donne son pied au derrière.*)

SOURIAUT.

Ah! c'est comme ça? Eh bien, je vais tout dire: vous m'avez proposé de trahir, de passer dans le camp espagnol...

LE CAPITAINE.

Moi!

SOURIANT.

A preuve que c'est vous qui avez volé le canard à trois becs; regardez...

LE CAPITAINE.

Moi, misérable!... (*Il se fouille et tire le canard.*)

TOUS.

Ah!...

LE CAPITAINE, *regardant autour de lui avec égarement.*

Mes amis, mes enfants!... ce canard qui se trouve sur moi, je ne sais ni pourquoi ni comment, je vous le jure, me met dans une situation inextricable. Je ne vois qu'un moyen pour que le secret soit bien gardé...

TOUS.

C'est?

LE CAPITAINE.

Nous sommes entre nous... c'est de manger le canard en famille.

MOULAGAUFFRE.

Bravo! capitaine... il étrennera ma sauce à la flamande!

LE CAPITAINE, *au public.*

Et puissions nous dire...

MARGUERITE.

Je vous comprends, mon ami; puissions-nous dire :

(*Reprise du motif ci dessus.*)

Le canard l'a bien passée,
Tire, lire, lire.

ENSEMBLE.

Le canard, etc.

REPRISE DU FINALE DU DEUXIÈME ACTE.

Il sauve sa patrie, etc., etc.

FIN.

736 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64

